LES AMOURS DE MARIE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur chine, numérotés de 1 à 5; dix exemplaires sur japon impérial, numérotés de 6 à 15; douze exemplaires sur hollande, numérotés de 16 à 27.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



PIERRE DE RONSARD

LES AMOURS DE MARIE

ÉDITION PRÉCÉDÉE D'UNE

VIE DE MARIE DUPIN

PAR

PIERRE LOUŸS



PARIS

ÉDITION DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVII

VIE DE MARIE DUPIN

VIE DE MARIE DUPIN

Ronsard a écrit trois volumes de vers pour trois femmes différentes.

La première et la dernière, Cassandre et Hélène, ne l'approchèrent point; l'une parce qu'elle était trop belle et l'autre parce qu'elle était hideuse. C'est du moins ce qu'en disent ceux qui les ont connues ; mais Ronsard, qui ne voulait rien d'elles que leurs noms à mettre en sonnets, fit Cassandre plus belle encore que Cassandre, et daigna donner à Hélène tout ce que Dieu lui avait refusé. Aussi nous les voyons toutes deux incomparables.

Cependant, entre ces deux passions chimériques, dont l'une s'explique aisément par l'extrême jeunesse de l'auteur, et l'autre plus

aisément encore par son âge devenu blanchissant, Ronsard se sentit un jour plein de mépris pour l'amour qui « se repaît de fumées ». Même son maître Pétrarque, à l'égard de qui son admiration allait jusqu'au pillage, ne lui parut plus mériter que le choix entre les deux épithètes d'hypocrite et de niais.

Ou bien il jouissait de sa Laurette, ou bien
Il était un grand sot d'aimer sans avoir rien,

dit-il, et ce reproche est curieux de la part d'un poète qui venait d'adresser à une femme insensible deux cent vingt-deux sonnets réguliers, sans compter les élégies, les chansons, les odes et les madrigaux. Il savait bien qu'en abandonnant ainsi publiquement la Dame à qui ses vers juraient une amour plus qu'éternelle, et en dédiant à une autre le deux cent vingt-troisième sonnet, il causerait un grand scandale. « Mais, disait-il, si quelque dame me vient reprocher d'avoir abandonné Cassandre,

Et que le bon Pétrarque un tel péché ne fit
Qui fut trente et un ans amoureux de sa dame
Sans qu'une autre jamais lui put échauffer l'âme,
Réponds-lui, je te pri', que Pétrarque sur moi
N'avait autorité de me donner sa loi.

Ainsi, c'était une rupture complète avec les principes de fidélité qui pendant tout le moyen âge avaient régi la vie exemplaire des poètes, au moins de ceux que lisait la cour. En même temps qu'il ouvrait la poésie française à l'antiquité renaissante, Ronsard venait d'apprendre à l'école des Grecs comment on peut charmer une trop courte vie en la délivrant des entraves volontaires que d'autres aiment à s'imposer.

Les hommes maladifs et matés de vieillesse
Peuvent être constants ; mais sotte est la jeunesse
Qui n'est point éveillée et qui n'aime en cent lieux.

Telles étaient ses nouvelles maximes.

Que s'était-il donc passé ? L'aventure est très simple et d'autant plus charmante.

Le mercredi 20 avril 1552, Ronsard se promenait au bord de la Loire, près d'un petit village nommé Bourgueil, en aval de Tours. Il rencontra une paysanne de quinze ans qui gardait ses vaches en jouant de la musette. Il l'aborda.

Elle avait (nous le savons par lui) des joues rouges, des yeux noirs, des seins et des bras de belle fille, et des cheveux châtains qui frisaient autour de ses oreilles fraîches. Elle savait lire et écrire. On la nommait Marie Dupin.

Ronsard séduisit cette « petite pucelle angevine », et, ce qui est plus rare, il l'aima. Il l'aima d'un amour très tendre, très sensuel et très passionné. Il semble que, d'abord, elle le lui ait rendu.

Et, considérant combien une passion sincère, quelle qu'en fût l'héroïne, était, plus que des soupirs à Cassandre, un sujet digne d'être chanté dans la langue qui ne périt point, il lui vint à l'idée d'adresser des sonnets à cette fille des champs, mais des

sonnets très simples, des sonnets sans hellénismes et surtout sans mythologies, des sonnets comme celui-ci :

Marie, levez-vous, vous êtes paresseuse.
Jà la gaie alouette au ciel a fredonné
Et jà le rossignol doucement jargonné
Dessus l'épine assis sa complainte amoureuse.

Sus! debout! allons voir l'herbelette perleuse
Et votre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets aimés auxquels aviez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurâtes vos yeux
D'être plus tôt que moi ce matin éveillée;
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.
Çà! çà! que je les baise! et votre beau tétin
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.

Il la quitta. Puis il revint. Son château en Vendômois et ses relations a Paris ne savaient jamais le retenir si longtemps qu'il ne pût passer des semaines, des mois, même une

année entière auprès de Marie. Là, il quittait ses habits de cour pour des vêtements de paysan, il s'en allait dans le plus profond des bois, disant que même les sentiers lui étaient odieux, et il oubliait tout du monde, fors son amour et ses vers.

Nous avons l'itinéraire de l'un de ces fréquents voyages, celui qu'il fit avec Baïf. Ils partirent tous deux du hameau de Coutures où se trouve encore aujourd'hui la maison seigneuriale de Ronsard. Ils traversèrent la forèt de Gâtine, et le village de Marré ; puis, après un arrêt à Beaumont-la-Ronce, ils couchèrent en plein air au gué de Langerie,

Sous des saules plantés le long d'une prairie.

Cette année-là il n'allait pas directement à Bourgueil mais à Tours, où Marie assistait aux noces d'une de ses cousines. Aussi passa-t-il par Saint-Côme, et peut-être ce souvenir ne fut-il pas indifférent à la demande qu'il fit plus tard d'obtenir le prieuré de cette

abbaye afin de mourir dans le lieu même où il avait été aimé.

Sur les petits détails de la vie de Marie, nous ne savons que peu de chose. Elle avait une mère et deux sœurs avec lesquelles, le soir, elle cousait et filait, assise devant la porte. Quand elle était au lit, elle contenait ses cheveux sombres dans un filet de soie verte et dormait sur le côté droit, la bouche fermée dans le pli du coude. Elle savait danser. Elle aimait les œillets.

Malheureusement elle ne crut pas toujours que Ronsard fût le seul homme digne d'être chéri par elle. Son poète lui donnait pourtant des arguments irrésistibles :

Marie, qui voudrait votre nom retourner,
Il trouverait Aimer. Aimez-moi donc, Marie.

Elle ne pensa pas que cet anagramme désignât spécialement le chef de la Pléïade, et d'autres purent apprécier avec la même compétence l'ardeur de ses jeunes sentiments.

L'un de ceux-ci fut un cousin de Ronsard :

Charles de Pisseleu, celui-là même à qui est adressée l'ode fameuse où M. de Heredia prit l'épigraphe des *Trophées*. Les autres, pour être moins célèbres, n'en furent pas moins adorés ni moins amers au cœur du poète.

Cependant, la santé de Marie déclinait. Elle eut un accès de fièvre quarte, pendant lequel Ronsard fit appeler un médecin qui, s'il faut en croire un sonnet, poussa l'examen de la malade un peu plus loin qu'il n'était nécessaire. Le nom de ce Pagello ne nous est point parvenu.

Ronsard la quitta souffrante. Elle avait, dit-il, une haleine de feu et un regard « qui reluisait outre mesure ».

Après ce dernier départ, il se prit à rêver, sur cette fille et sur lui-même, des projets extraordinaires. Il comprit que jamais femme aimée n'avait inspiré en France un Livre d'Amour tel que celui-là ; et soucieux d'en perpétuer le souvenir au delà des âges, il souhaita qu'on voulût lui élever dans les prairies de Bourgueil un monument reli-

gieux. Reprenant un vœu de Théocrite, il demanda que cet édifice,

Le temple de Ronsard et de sa Marion,

fût chaque année le prétexte de solennelles cérémonies. Tous les jeunes gens et les jeunes filles y seraient assemblés comme pour une fête, et lutteraient à qui mieux saurait donner le baiser.

O ma belle maîtresse! hé, que je voudrais bien
Qu'Amour nous eût conjoints d'un semblable lien
Et qu'après notre mort, dans nos fosses ombreuses,
Nous fussions la chanson des bouches amoureuses.

C'est alors qu'on vint lui apprendre que Marie avait expiré.

Comment il la pleura, ceux qui ont lu ses vers le devinent. Les grands voluptueux sont les seuls poètes qui aient su parler de la Mort. Le lit et le cercueil de Marie demeurent ensevelis sous les roses. Ronsard était un amant. Les quinze lamentations funèbres qu'il offrit à

son tombeau sont toujours pleines de larmes; il n'en est pas de plus émouvantes. C'est là qu'est écrit ce vers admirable qu'on ne cite jamais :

Elle enflamme la terre et la tombe d'amour.

Le *Dies iræ* fut chanté sur Marie dans une église du XII[e] siècle qui seule subsiste encore des murailles anciennes où flotta son ombre. Puis on l'enterra derrière l'abside. Nous ne saurons jamais sous quelle croix disparue.

Telle est la vie de Marie Dupin, qui mourut à vingt et un ans, aimée de Ronsard et immortelle.

Pierre Louÿs.

PREMIÈRE PARTIE

ÉLÉGIE A SON LIVRE

Mon fils, si tu savais ce qu'on dira de toi,
Tu ne voudrais jamais déloger de chez moi,
Enclos en mon étude, et ne voudrais te faire
Salir, ni feuilleter aux mains du populaire.
Quand tu seras parti sans jamais retourner,
Étranger loin de moi te faudra séjourner :
Car, ainsi que le vent sans retourner s'envole,
Sans espoir de retour s'échappe la parole.
Or, tu es ma parole, à qui de nuit et jour
J'ai conté les propos que me contait Amour,
Pour les mettre en ces vers qu'en lumière tu portes,
Crochetant malgré moi de ma chambre les portes,
Pauvret! qui ne sais pas que les petits enfants
De la France ont le nez plus subtil qu'éléphants.

Donc, avant que tenter la mer et le naufrage,
Vois du port la tempête et demeure au rivage :
On se repent trop tard quand on est embarqué.

Tu seras assez tôt des médisants moqué
D'yeux, et de hausse-becs, et d'un branler de tête.
Sage est celui qui croit à qui bien l'admoneste.
Tu sais, mon cher enfant, que je ne te voudrais
Ni tromper, ni moquer. Grandement je faudrais,
Et serais engendré d'une ingrate nature,
Si je voulais trahir ma propre géniture :
Car tel que je te vois naguère je te fis,
Et je ne t'aime moins qu'un père aime son fils.

Quoi! tu veux donc partir; et tant plus je te cuide
Retenir au logis, plus tu hausses la bride.
Va donc, puisqu'il te plaît; mais je te supplierai
De répondre à chacun ce que je te dirai,
Afin que toi, mon fils, gardes bien en l'absence
De moi le père tien l'honneur et l'innocence.

Si quelque dame honnête et gentille de cœur,
Qui aura l'inconstance et le change en horreur,

Me vient en te lisant d'un gros sourcil reprendre
De quoi je ne devais abandonner Cassandre,
Qui la première au cœur le trait d'Amour me mit,
Et que le bon Pétrarque un tel péché ne fit,
Qui fut trente et un ans amoureux de sa dame
Sans qu'une autre jamais lui pût échauffer l'âme,
Réponds-lui, je te pri', que Pétrarque sur moi
N'avait autorité de me donner sa loi,
Ni à ceux qui viendraient après lui, pour les faire
Si longtemps enchaînés sans leur lien défaire.
Lui-même ne fut tel : car, à voir son écrit,
Il était éveillé d'un trop gentil esprit
Pour être sot trente ans, abusant sa jeunesse
Et sa Muse au giron d'une vieille maîtresse ;
Ou bien il jouissait de sa Laurette, ou bien
Il était un grand sot d'aimer sans avoir rien ;
Ce que je ne puis croire, aussi n'est-il croyable.
Non, il en jouissait ; puis la fit admirable,
Chaste, divine, sainte ; aussi tout amant doit
Louer celle de qui jouissance il reçoit :
Car celui qui la blâme après la jouissance
N'est homme, mais d'un tigre il a pris sa naissance.

Quand quelque jeune fille est au commencement
Cruelle, dure, fière, à son premier amant,
Hé bien! il faut attendre : il peut être qu'une heure
Viendra, sans y penser, qui la rendra meilleure.
Puis, quand elle devient, voire de jour en jour,
Plus dure et plus rebelle et plus rude en amour,
Il s'en faut éloigner, sans se rompre la tête
De vouloir adoucir une si sotte bête.
Je suis de tel avis; me blâme de ceci,
M'estime qui voudra; je le conseille ainsi.

Les femmes bien souvent sont causes que nous sommes
Inconstants et légers, amadouant les hommes
D'un espoir enchanteur, les tenant quelquefois,
Par une douce ruse, un an, ou deux, ou trois,
Dans les liens d'amour, sans aucune allégeance;
Cependant un valet en aura jouissance,
Ou bien quelque mignon dont on ne se dout'ra
Sa faux en la moisson secrètement mettra.
Et si ne laisseront, je parle des rusées
Qui ont au train d'amour leurs jeunesses usées
(C'est bien le plus grand mal qu'un homme puisse avoir
Que servir une femme accorte à décevoir),

D'enjoindre des labeurs qui sont insupportables,
Des services cruels, des tâches misérables;
Car, sans avoir égard à la simple amitié,
Aux prières, aux cœurs, cruelles, n'ont pitié
De leurs pauvres servants, tant elles font les braves,
Qu'un Turc n'a de pitié de ses valets esclaves.
Il faut vendre son bien, il faut faire présents
De chaînes, de carcans, de diamants luisants;
Il faut donner la perle et l'habit magnifique,
Il faut entretenir la table et la musique,
Il faut prendre querelle, il faut les supporter.
Certes, j'aimerais mieux dessus le dos porter
La hotte pour curer les étables d'Augée
Que me voir serviteur d'une dame rusée.
La mer est bien à craindre, aussi est bien le feu,
Et le ciel quand il est de tonnerres ému.
Mais trop plus est à craindre une femme clergesse,
Savante en l'art d'amour, quand elle est tromperesse :
Par mille inventions mille maux elle fait,
Et d'autant qu'elle est femme, et d'autant qu'elle sait.
Quiconque fut le Dieu qui la mit en lumière,
Il fut premier auteur d'une grande misère.

Il fallait par présents consacrés aux autels
Acheter nos enfants des grands dieux immortels,
Et non user sa vie avec ce mal aimable,
Les femmes, passion de l'homme misérable,
Misérable et chétif, d'autant qu'il est vassal,
Vingt ou trente ans qu'il vit, d'un si fier animal.
Mais, je vous pri', voyez comme par fines ruses
Elles savent trouver mille feintes excuses,
Après qu'ell' ont failli. Voyez Hélène après
Qu'Ilion fut brûlé de la flamme des Grecs,
Comme elle amadoua d'une douce blandice
Son badin de mari, qui pardonna son vice,
Et qui plus que devant de ses yeux fut épris,
Qui scintillaient encor les amours de Pâris.

Que dirons-nous d'Ulysse? encore qu'une trope
De jeunes poursuivants baisassent Pénélope,
Dévorant tout son bien, si est-ce qu'il brûlait
D'embrasser son épouse, et jamais ne voulait
Devenir immortel avec Circé la belle,
Pour ne revoir jamais Pénélope, laquelle,
Pleurant lui récrivait de son fâcheux séjour,
Pendant que, lui absent, elle faisait l'amour;

Si bien que le dieu Pan de ses jeux prit naissance
(D'elle et de ses muguets la commune semence),
Envoyant tout exprès, pour sa commodité,
Le fils chercher le père en Sparte la cité.
Voilà comment la femme avec ses ruses dompte
L'homme, de qui l'esprit toute bête surmonte.

Quand un jeune homme peut heureusement choisir
Une belle maîtresse élue à son plaisir,
Soit de haut ou bas lieu, pourvu qu'elle soit fille
Humble, courtoise, honnête, amoureuse et gentille,
Sans fard, sans tromperie, et qui sans mauvaistié
Garde de tout son cœur une simple amitié,
Aimant trop mieux cent fois à la mort être mise
Que de rompre sa foi quand elle l'a promise,
Il la faut honorer tant qu'on sera vivant,
Comme un rare joyau qu'on trouve peu souvent.
Celui certainement mérite sur la tête
Le feu le plus ardent d'une horrible tempête,
Qui trompe une pucelle, et mêmement alors
Qu'elle se donne à nous et de cœur et de corps.

N'est-ce pas un grand bien, quand on fait un voyage,
De rencontrer quelqu'un qui d'un pareil courage

Veut nous accompagner et comme nous passer
Tant d'étranges chemins, fâcheux à traverser?
Aussi n'est-ce un grand bien de trouver une amie
Qui nous aide à passer cette chétive vie,
Qui, sans être fardée ou pleine de rigueur,
Traite fidèlement de son ami le cœur?

Dis-leur, si de fortune une belle Cassandre
Vers moi se fut montrée un peu courtoise et tendre,
Un peu douce et traitable, et soigneuse à guérir
Le mal dont ses beaux yeux dix ans m'ont fait mourir,
Non seulement du corps, mais, sans plus, d'une œillade
Eût voulu soulager mon pauvre cœur malade,
Je ne l'eusse laissée, et m'en soit à témoin
Ce jeune enfant ailé qui des amours a soin.

Mais voyant que toujours elle marchait plus fière,
Je déliai du tout mon amitié première,
Pour en aimer une autre en ce pays d'Anjou,
Où maintenant Amour me détient sous le joug,
Laquelle tout soudain je quitterai, si elle
M'est, comme fut Cassandre, orgueilleuse et rebelle,
Pour en chercher une autre, afin de voir un jour
De pareille amitié récompenser m'amour,

Sentant l'affection d'une autre dans moi-même :
Car un homme est bien sot d'aimer si on ne l'aime

Or si quelque impudent me vient blâmer de quoi
Je ne suis plus si grave en mes vers que j'estoy
A mon commencement, quand l'humeur pindarique
Enflait ampoulément ma bouche magnifique,
Dis-lui que les amours ne se soupirent pas
D'un vers hautement grave, ainsi d'un beau style bas,
Populaire et plaisant, ainsi qu'a fait Tibulle,
L'ingénieux Ovide et le docte Catulle.
Le fils de Vénus hait ces ostentations;
Il suffit qu'on lui chante au vrai ses passions,
Sans enflure ni fard, d'un mignard et doux style,
Coulant d'un petit bruit comme une eau qui distille.
Ceux qui font autrement, ils font un mauvais tour
A la simple Vénus et à son fils Amour.

S'il advient quelque jour que d'une voix hardie
J'anime l'échafaud par une tragédie
Sentencieuse et grave, alors je ferai voir
Combien peuvent les nerfs de mon petit savoir,
Et si quelque furie en mes vers je rencontre,
Hardi j'opposerai mes muses à l'encontre,

Et ferai résonner d'un haut et grave son,
Pour avoir part au bouc, la tragique tançon.
Mais ores que d'Amour les passions je pousse,
Humble, je veux user d'une Muse plus douce.
Non ! non ! je ne veux pas que, pour ce livre-ci,
J'entre dans une école, ou qu'un régent aussi
Me lise pour parade ; il suffit si m'amie
Le touche de la main dont elle tient ma vie :
Car je suis satisfait si elle prend à gré
Ce labeur que je voue à ses pieds consacré.

I

A PONTUS DE TYARD

Ma Muse était blâmée à son commencement
D'apparaître trop haute au simple populaire :
Maintenant désenflée on la blâme au contraire
Et qu'elle se dément, parlant trop bassement.

Toi, de qui le labeur enfante doctement
Des livres immortels, dis-moi, que dois-je faire?
Dis-moi (car tu sais tout) comme dois-je complaire
A ce monstre têtu, divers en jugement?

Quand je tonne en mes vers, il a peur de me lire,
Quand ma voix se rabaisse, il ne fait qu'en médire.
Dis-moi de quels liens, force, tenaille ou clous,

Tiendrai-je ce Proté, qui se change à tous coups?
Tyard, je t'entends bien : il le faut laisser dire,
Et nous rire de lui comme il se rit de nous.

MADRIGAL

A MARC CLAUDE DE BUTET

Ami Butet, qui as montré la voie
Aux tiens de suivre Apollon et son chœur,
Qui le premier t'époinçonnant le cœur,
Te fit chanter sur les monts de Savoie,

Puisque l'amour à la mort me convoie,
Dessus ma tombe (après que la douleur
M'aura tué) engrave mon malheur
De ces sept vers que pleurant je t'envoie :

Celui qui gît sous cette tombe ici
Aima première une belle Cassandre
Aima seconde une Marie aussi,
Tant en amour il fut facile a prendre,

De la première il eut le cœur transi,
De la seconde il eut le cœur en cendre,
Et si des deux il n'eut oncques merci.

II

Marie, vous avez la joue aussi vermeille
Qu'une rose de mai; vous avez les cheveux
De couleur de châtaigne, entrefrisés de nœuds,
Gentement tortillés autour de l'oreille.

Quand vous étiez petite, une mignarde abeille
Dans vos lèvres forma son nectar savoureux,
Amour laissa ses traits en vos yeux rigoureux,
Pithon vous fit la voix à nulle autre pareille.

Vous avez les tétins comme deux monts de lait,
Qui pommèlent ainsi qu'au printemps nouvelet
Pommèlent deux boutons que leur châsse environne.

De Junon sont vos bras, des Grâces votre sein;
Vous avez de l'Aurore et le front et la main,
Mais vous avez le cœur d'une fière lionne.

CHANSON

Petite pucelle angevine,
Qui m'as d'un amoureux souris
Tiré le cœur de la poitrine,
Puis, dès l'heure que tu le pris,
Tu l'enfermas contre raison
Dans les liens de ta prison.

Ainsi perdant la jouissance
De sa première liberté,
Il est sous ton obéissance,
Si malmené, si maltraité,
Qu'un fier lion plein de rigueur
Aurait pitié de sa langueur.

Mais toi, plus fière et plus cruelle
Qu'un roc pendu dessus la mer,
Tu deviens tous les jours plus belle
Du mal qui le vient consommer,

Honorant, depuis que tu l'as,
Tes victoires de son trépas,

Non seulement, tant tu es rude
Tu fais mon cœur languir à tort,
Par une honnête ingratitude
Lui donnant une lente mort,
Voyant pâmer en triste émoi
En ces liens mon cœur et moi,

Mais, en lieu d'un sacré poète
Qui si haut chantait ton honneur,
Tu as nouvelle amitié faite
Avecques un nouveau seigneur,
Qui maintenant tout seul te tient,
Et plus de moi ne te souvient.

Et, fille trop jeune et trop nice,
Tu ne sais encore que c'est
De faire aux grands seigneurs service,
Qui en amour n'ont point d'arrêt,
Et qui suivent sans loyautés
En un jour dix mille beautés.

Sitôt qu'ils en ont une prise,
Ils la délaissent tout exprès,
Afin qu'une autre soit conquise
Pour s'en moquer bientôt après,
Et n'ont jamais autre plaisir
Que de changer et de choisir.

Celui qui ores est ton maître
Et qui te tient comme vainqueur
Te laissera demain peut-être,
Et je le voudrais de bon cœur;
Si le ciel de nous a souci,
Puisse arriver demain ainsi!

Le ciel, qui les vices contemple,
Punit les traîtres amoureux;
Anaxarète en est l'exemple,
Qui devint rocher malheureux,
Perdant sa vie pour avoir
Osé son ami décevoir.

III

A ÉTIENNE JODELLE

Jodelle, l'autre jour l'enfant de Cythérée
Au combat m'appela, courbant son arc turquois;
Et lors, comme hardi, je vêtis le harnois,
Pour avoir contre lui la chair plus assûrée.

Il me tira premier une flèche acérée
Droit au cœur, puis une autre, et puis tout à la fois
Il décocha sur moi les traits de son carquois,
Sans qu'il eût d'un seul coup ma poitrine enferrée.

Mais quand il vit son arc de flèches désarmé,
Tout dépit s'est lui-même en flèches transformé!
Puis en moi se rua d'une puissance extrême.

Quand je me vis vaincu, je me désarmai lors,
Car rien ne m'eût servi de m'armer par dehors,
Puisque mon ennemi était dedans moi-même.

IV

Le vingtième d'avril, couché sur l'herbelette,
Je vis, ce me semblait, en dormant, un chevreuil
Qui çà, qui là marchait où le menait son veuil,
Foulant les belles fleurs de mainte gambelette.

Une corne et une autre encore nouvelette
Enflait son petit front d'un gracieux orgueil;
Comme un soleil luisait la rondeur de son œil,
Et un carcan pendait sous sa gorge douillette.

Sitôt que je le vis, je voulus courre après,
Et lui qui m'avisa prit sa course ès forêts,
Où, se moquant de moi, ne me voulut attendre;

Mais en suivant son trac, je ne m'avisai pas
D'un piège entre les fleurs, qui me lia les pas :
Ainsi pour prendre autrui moi-même me fis prendre.

V

A JOACHIM DU BELLAY

Cependant que tu vois le superbe rivage
De la rivière tusque et le mont Palatin,
Et que l'air des Latins te fait parler latin,
Changeant à l'étranger ton naturel langage,

Une fille d'Anjou me détient en servage;
Ores baisant sa main et ores son tétin,
Et maintenant ses yeux endormis au matin,
Je vis, comme l'on dit, trop plus heureux que sage.

Tu diras à Magny, lisant ces vers ici :
C'est grand cas que Ronsard est encore amoureux!
Mon Bellay, je le suis et le veux être aussi,

Et ne veux confesser qu'Amour soit malheureux,
Ou, si c'est un malheur, baste, je délibère
De vivre malheureux en si belle misère.

VI

Douce, belle, amoureuse et bien fleurante Rose,
Que tu es à bon droit aux amours consacrée!
Ta délicate odeur hommes et dieux récrée,
Et bref, Rose, tu es belle sur toute chose.

Marie pour son chef un chapelet compose
De ta feuille, et toujours sa gorge en est parée;
Toujours cette Angevine, unique Cythérée
Du parfum de ton eau sa belle joue arrose.

Ah! Dieu! que je suis aise alors que je te voy
Éclore au point du jour sur l'épine à requoy,
Aux jardins de Bourgueil, près d'une eau solitaire!

De toi les nymphes ont les coudes et le sein,
De toi l'Aurore emprunte et sa joue et sa main
Et son teint la beauté qu'on adore en Cythère.

MADRIGAL

Prenez mon cœur, dame, prenez mon cœur,
Prenez mon cœur, je vous l'offre, ma dame;
Il est tout vôtre, et ne peut d'autre femme,
Tant vôtre il est, devenir serviteur.

Doncques si, vôtre, il meurt vôtre en langueur,
Vôtre à jamais, vôtre en sera le blâme;
Et si là-bas on punira votre âme
Pour tel péché d'une injuste rigueur.

Quand vous seriez quelque fille d'un Scythe,
Encor l'amour, qui les tigres incite,
Vous fléchirait; mais trop cruellement
Du frein d'Amour vous me serrez les rênes

Et me gênez de tourment sur tourment
Me reperçant d'amoureuses alènes
Pour témoigner que, du commencement
L'homme naquit de rochers et de chênes.

MADRIGAL

Mon docte Peletier, le temps léger s'enfuit;
Je change nuit et jour de poil et de jeunesse
Mais je ne change pas l'amour d'une maîtresse,
Qui dans mon cœur collée éternelle me suit.

Toi qui es dès enfance en tout savoir instruit
(Si de notre amitié l'antique nœud te presse)
Comme sage et plus vieil, donne-moi quelque adresse
Pour éviter ce mal qui ma raison séduit.

Aide-moi, Peletier; si par philosophie
Ou par le cours des cieux tu as jamais appris
Un remède d'amour, dis-le moi, je te prie :

Car bien qu'ores au ciel ton cœur soit élevé,
Si tu as quelquefois d'une dame été pris,
Eh! pour Dieu, conte-moi comme tu t'es sauvé!

CHANSON

Je veux chanter en ces vers ma tristesse,
Car autrement chanter je ne pourrais,
Vu que je suis absent de ma maîtresse;
Si je chantais autrement je mourrais.

Pour ne mourir il faut donc que je chante
En chants piteux ma plaintive langueur,
Pour le départ de ma maîtresse absente,
Qui de mon sein m'a dérobé le cœur.

Déjà l'été et Cérès la blétière,
Ayant le front orné de son présent,
Ont ramené le moisson nourricière
Depuis le temps que d'elle suis absent,

Loin de ses yeux, dont la lumière belle
Seule pourrait guérison me donner,
Et, si j'étais là-bas en la nacelle,
Me pourrait faire au monde retourner.

Mais ma raison est si bien corrompue
Par une fausse et vaine illusion,
Que nuit et jour je la porte en la vue,
Et sans la voir j'en ai la vision.

Comme celui qui contemple les nues,
Fantastiquant mille monstres bossus,
Hommes, oiseaux, et chimères cornues,
Tant par les yeux ses esprits sont déçus.

Et comme ceux qui, d'une haleine forte,
En haute mer, à puissance de bras
Tirent la rame, ils l'imaginent torte,
Et toutefois la rame ne l'est pas,

Ainsi je vois d'une vue trompée
Celle qui m'a tout le sens dépravé,
Qui, par les yeux dedans l'âme frappée,
M'a vivement son portrait engravé.

Et soit que j'erre au plus haut des montagnes,
Ou dans un bois, loin de gens et de bruit,
Ou sur le Loir, ou parmi les campagnes,
Toujours à l'œil ce beau portrait me suit.

Si j'aperçois quelque champ qui blondoie
D'épis frisés au travers des sillons,
Je pense voir ses beaux cheveux de soie,
Refrisottés en mille crépillons.

Si le croissant au premier mois j'avise,
Je pense voir son sourcil ressemblant
A l'arc d'un Turc qui la sagette a mise
Dedans la coche, et menace le blanc.

Quand à mes yeux les étoiles drillantes
Viennent la nuit en temps calme s'offrir,
Je pense voir ses prunelles ardentes,
Que je ne puis ni fuire ni souffrir.

Quand j'aperçois la rose sur l'épine,
Je pense voir de ses lèvres le teint;
La rose au soir, de sa couleur décline,
L'autre beauté jamais ne se déteint.

Quand j'aperçois les fleurs en quelque prée
Ouvrir leur robe au lever du soleil,
Je pense voir de sa face pourprée
S'épanouir le beau lustre vermeil.

Si j'aperçois quelque chêne sauvage
Qui jusqu'au ciel élève ses rameaux,
Je pense voir sa taille et son corsage,
Ses pieds, sa grève et ses coudes jumeaux.

Si j'entends bruire une fontaine claire,
Je pense ouir sa voix dessus le bord,
Qui, se plaignant de ma triste misère,
M'appelle à soi pour me donner confort.

Voilà comment, pour être fantastique,
En cent façons ses beautés j'aperçois,
Et m'éjouis d'être mélancolique,
Pour recevoir tant de formes en moi.

Amour vraiment est une maladie ;
Les médecins la savent bien juger,
En la nommant fureur de fantaisie,
Qui ne se peut par herbes soulager.

J'aimerais mieux la fièvre dans mes veines,
Ou quelque peste, ou quelque autre douleur,
Que de souffrir tant d'amoureuses peines,
Dont le bonheur n'est sinon que malheur.

Or va, chanson, dans le sein de Marie,
Pour l'assûrer que ce n'est tromperie
Des visions que je raconte ici
Qui me font vivre et mourir en souci.

VII

A JEAN D'AURAT

Aurat, après ta mort la terre n'est pas digne
De pourrir en la tombe un tel corps que le tien ;
Les Dieux le changeront en une voix, ou bien,
Si l'écho ne suffit, le changeront en cygne,

Ou, en ce corps qui vit de rosée divine,
Ou en mouche qui fait le miel hymettien,
Ou en l'oiseau qui chante, et le crime ancien
De Térée au printemps redit sur une épine ;

Ou, si tu n'es changé tout entier en quelqu'un,
Tu vêtiras un corps qui te sera commun
Avecque tous ceux-ci, participant ensemble

De tous (car un pour toi suffisant ne me semble),
Et d'homme seras fait un beau monstre nouveau,
De voix, cygne, cigale, et d'avette et d'oiseau.

MADRIGAL

A ÉTIENNE PASQUIER

Hé n'est-ce, mon Pasquier, hé n'est-ce pas grand cas?
Bien que le corps parti de tant de membres j'aie,
De muscles, nerfs, tendons, poumons, artères, foie,
De mains, de pieds, de flancs, de jambes et de bras,

Qu'Amour les laisse en paix et ne les navre pas,
Et que son trait sans cesse opiniâtre essaie
De faire dans mon cœur une éternelle plaie,
Sans que jamais il vise ou plus haut ou plus bas?

Il n'est tel en mon cœur qu'on le feint en peinture.
S'il était un enfant sourd, volage, aveuglé,
Il ne ferait en l'âme une telle ouverture,
Et son coup ne serait si sûr ni si réglé.

Ce n'est pas un enfant, car ses traits sans mesure
N'auraient pour certain but toujours un même lieu.
Apollon tire droit; mais Amour est un Dieu,
Qui, sans viser aux cœurs, y frappe de nature.

VIII

Marie, qui voudrait votre nom retourner,
Il trouverait Aimer : aimez-moi donc, Marie;
Puisque votre beau nom à l'amour vous convie,
Il faut votre jeunesse à l'amour adonner.

S'il vous plaît pour jamais votre ami m'ordonner,
Ensemble nous prendrons les plaisirs de la vie,
D'une amour contre-aimée, et jamais autre envie
Ne me pourra le cœur du vôtre détourner.

Si faut-il bien aimer au monde quelque chose;
Celui qui n'aime point, pour son but se propose
Une vie d'un Scythe, et ses jours veut passer

Sans goûter la douceur des douceurs la meilleure.
Eh! qu'est-il rien de doux sans Vénus? Las! à l'heure
Que je n'aimerai plus, puissé-je trépasser!

IX

Marie, à tous les coups vous me venez reprendre
Que je suis trop léger, et me dites toujours,
Quand je vous veux baiser, que j'aille à ma Cassandre,
Et toujours m'appelez inconstant en amours.

Je le veux être. Aussi les hommes sont bien lourds,
Qui de nouvelle amour ne se laissent surprendre.
Le loyal qui ne veut qu'à une seule entendre
N'est digne que Vénus lui fasse de bons tours.

Celui qui n'ose faire une amitié nouvelle
A faute de courage ou faute de cervelle,
Se défiant de soi que ne peut avoir mieux.

Les hommes maladifs ou matés de vieillesse
Doivent être constants; mais sotte est la jeunesse
Qui n'est point éveillée et qui n'aime en cent lieux.

X

Amour, étant marri qu'il avait ses sagettes
Tiré contre Marie et ne l'avait blessée,
Par dépit en un bois sa trousse avait laissée,
Tant que pleine elle fût d'un bel essaim d'avettes.

Jà de leurs piquerons, ces captives mouchettes,
Pour avoir liberté, la trousse avaient percée,
Et s'enfuyaient, alors qu'Amour l'a renversée
Sur la face à Marie et sur ses mammelettes.

Soudain, après qu'il eût son carquois déchargé,
Tout riant sautela, pensant être vengé
De celle à qui son arc n'avait su faire outrage,

Mais il riait en vain; car ces filles du Ciel,
En lieu de la piquer, baisant son beau visage,
En amassaient les fleurs, et en faisaient du miel.

XI

Je veux, me souvenant de ma gentille amie,
Boire ce soir d'autant, et pour ce, Corydon,
Fais remplir mes flacons et verse à l'abandon
Du vin pour réjouir toute la compagnie.

Soit que ma mie ai nom ou Cassandre ou Marie,
Neuf fois je m'en vais boire aux lettres de son nom;
Et toi, si de ta belle et jeune Madelon,
Belleau, l'amour te point, je te pri' ne l'oublie.

Apporte ces bouquets que tu m'avais cueillis
Ces roses, ces œillets, ce jasmin et ces lis,
Attache une couronne alentour de ma tête.

Gagnons ce jour ici, trompons notre trépas :
Peut-être que demain nous ne reboirons pas.
S'attendre au lendemain n'est pas chose trop prête.

XII

Ma plume sinon vous ne sait autre sujet,
Mon pied sinon vers vous ne sait autre voyage,
Ma langue sinon vous ne sait autre langage,
Et mon œil ne connaît que vous pour son objet.

Si je souhaite rien, vous êtes mon souhait,
Vous êtes le doux gain de mon plaisant dommage,
Vous êtes le seul but où vise mon courage,
Et seulement en vous tout mon rond se parfait.

Je ne suis point de ceux qui changent de fortune.
Puisque je n'ai qu'un cœur, je n'en puis aimer qu'une :
Cette une m'en vaut cent. Las ! je vous aime mieux

Que mon cœur ni que moi, et plutôt que de faire
Chose qui peut en rien notre amitié défaire,
J'aimerais mieux mourir, tant j'aime vos beaux yeux !

XIII

Amour, quiconque ait dit que le ciel fut ton père,
Et que Vénus la douce en ses flancs te porta,
Il mentit lâchement : un Dieu ne t'enfanta,
Tu n'es pas fils du ciel, Vénus n'est pas ta mère.

Des champs Massyliens la plus cruelle fère
Entre ses lionneaux dans un roc t'allaita,
Et, t'ouvrant ses tétins, par son lait te jeta
Tout à l'entour du cœur sa rage la plus fière.

Rien ne te plaît, cruel, que sanglots et que pleurs,
Que déchirer nos cœurs d'épineuses douleurs,
Que tirer tout d'un coup mille morts de ta trousse.

Un si méchant que toi du Ciel n'est point venu :
Si Vénus t'eût conçu, tu eusses retenu
Quelque peu de douceur d'une mère si douce.

XIV

Beauté, dont la douceur pourrait vaincre les rois,
Mon cœur que vous tenez dans vos yeux en servage,
Hélas! rendez-le-moi ou me baillez en gage
Le vôtre, car sans cœur vivre je ne pourrais.

Quand mort en vous servant sans mon cœur je serais,
Plus que vous ne pensez ce vous serait dommage
De perdre un tel ami, à moi grand avantage,
Grand honneur et plaisir, quand pour vous je mourrais,

Ainsi nous ne pouvons encourir de ma mort,
Vous, Madame, qu'un blâme, et moi, qu'un réconfort,
Pourvu que mon trépas vous plaise en quelque chose;

Et veux que sur ma lame Amour aille écrivant:
Celui qui gît ici sans cœur étant vivant,
Et trépassa sans cœur et sans cœur il repose.

XV

Amour qui si longtemps en peine m'as tenu,
Qui premier débauchas ma liberté nouvelle,
S'il te plaît d'adoucir la fierté de ma belle,
Tant que par ton moyen mon travail soit connu,

Sur un pilier d'airain je t'appendrai tout nu,
En l'air, un pied levé, à chaque flanc une aile,
L'arc courbé dans la main, le carquois sous l'aisselle.
Le corps gras et douillet, le poil crespe et menu.

Tu sais, Amour, combien mon cœur souffre de peine;
Mais tant plus il est doux, plus d'audace elle est pleine,
Et méprise tes dards, comme si tout son cœur

Était environné de quelque roche dure;
Fais-lui connaître au moins que tu es le vainqueur,
Et qu'un mortel ne doit aux Dieux faire d'injure.

XVI

Fuyons, mon cœur, fuyons; que mon pied ne s'arrête
Un quart d'heure à Bourgueil, où, par l'ire des Dieux,
Sur mes vingt et un ans le feu de deux beaux yeux
(Souvenir trop amer !) me foudroya la tête.

Le Grec qui a senti la meurtrière tempête
Des rochers Capharés abomine tels lieux,
Et, s'il les voit de loin, ils lui sont odieux,
Et pour les éviter tient sa navire prête.

Adieu donc, ville, adieu, puisqu'en toi je ne fais
Que resemer le mal dont toujours je me pais,
Et toujours rafraîchir mon ancienne plaie.

Vivons, mon cœur, vivons sans désirer la mort;
C'est trop souffert de peine, il est temps que j'essaie
Après mille périls de rencontrer le port.

XVII

Ah! que malheureux est celui-là qui s'empêtre
Dans les liens d'Amour; sa peine est plus cruelle
Que s'il tournait là-bas la rou' continuelle,
Ou s'il baillait son cœur aux vautours à repaître.

Malgré lui dans son âme à toute heure il sent naître
Un joyeux déplaisir, qui douteux l'épointèle;
Quoi! l'épointèle! ainçois le gêne et le martèle.
Sa raison est vaincue et l'appétit est maître.

Il ressemble à l'oiseau, lequel plus se remue
Captif dans les gluaux, et tant plus se renglue,
Se débattant en vain d'échapper l'oiseleur.

Ainsi, tant plus l'amant les rets d'amour secoue,
Plus à l'entour du col son destin les renoue,
Pour jamais n'échapper d'un si plaisant malheur.

CHANSON

Ma maîtresse est toute angelette
Toute ma rose nouvelette,
Toute mon gracieux orgueil,
Toute ma petite brunette,
Toute ma douce mignonnette,
Toute mon cœur, toute mon œil ;

Toute ma Muse et ma Charite,
Toute le gain de mon mérite,
Toute mon tout, toute mon rien,
Toute ma maîtresse Marie,
Toute ma douce tromperie,
Toute mon mal, toute mon bien.

Toute mon miel et ma délice,
Toute ma gentille malice,
Toute ma joie et ma langueur,
Toute ma petite Angevine,

Ma toute simple et toute fine,
Toute mon âme et tout mon cœur.

Encore un envieux me nie
Que je ne dois aimer Marie;
Mais quoi! si ce sot envieux
Disait que mes yeux je n'aimasse,
Voudriez-vous bien que je laissasse
Pour un sot à n'aimer mes yeux?

CHANSON

Si le ciel est ton pays et ton père,
Si le nectar est ton vin savoureux,
Si Vénus est ta délicate mère,
Si l'ambroisie est ton pain bienheureux;

Pourquoi viens-tu te loger en la terre ?
Pourquoi viens-tu te cacher en mon sein ?
Pourquoi fais-tu contre mes os la guerre ?
Pourquoi bois-tu mon pauvre sang humain ?

Pourquoi prends-tu de mon cœur nourriture ?
O fils d'un tigre ! ô cruel animal !
Tu es un Dieu de méchante nature !
Je suis à toi, pourquoi me fais-tu mal ?

XVIII

Mignonne, levez-vous, vous êtes paresseuse,
Jà la gaie alouette au ciel a fredonné,
Et jà le rossignol doucement jargonné,
Dessus l'épine assis, sa complainte amoureuse.

Sus! debout! Allons voir l'herbelette perleuse,
Et votre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets aimés auxquels aviez donné
Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurâtes vos yeux
D'être plus tôt que moi ce matin éveillée;
Mais le dormir de l'aube, aux filles gracieux,

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.
Çà! çà! que je les baise! et votre beau tétin
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.

XIX

Je ne suis variable, et si ne veux apprendre
Le métier d'inconstance, aussi ce n'est qu'émoi;
Je ne dis pas si Jane était prise de moi,
Que bientôt n'oubliasse et Marie et Cassandre.

Je ne suis pas celui qui veux Pâris reprendre
D'avoir manqué si tôt à Pégasis de foi :
Plutôt que d'accuser ce jeune enfant de Roi
D'avoir changé d'amour, je voudrais le défendre.

Il fit bien, il fit bien, de ravir cette Hélène,
Cette Hélène qui fût de tant de beautés pleine
Que du grand Jupiter on la disait enfant.

L'amant est bien guidé d'une heure malheureuse,
Quand il trouve son mieux, si son mieux il ne prend,
Sans grisonner au sein d'une vieille amoureuse.

XX

C'est grand cas que d'aimer; si je suis une année
Avecques ma maîtresse à deviser toujours,
Et à lui raconter quelles sont mes amours,
L'an me semble plus court qu'une courte journée.

Si quelque tiers survient, j'en ai l'âme gênée,
Ou je ne lui dis mot, ou mes propos sont lourds:
Au milieu du devis s'égarent mes discours,
Et tout ainsi que moi ma langue est étonnée.

Mais quand je suis auprès de celle qui me tient
Le cœur dedans les yeux, sans me forcer me vient
Un propos dessus l'autre, et jamais je ne cesse

De baiser, de tâter, de rire et de parler :
Car, pour être cent ans auprès de ma maîtresse,
Cent ans me sont trop courts, et ne m'en puis aller.

XXI

Que ne suis-je insensible? ou que n'est mon visage
De rides labouré? ou que ne puis-je épandre,
Sans trépasser, le sang qui, chaud, subtil et tendre,
Bouillonnant dans mon cœur, me trouble le courage?

Ou bien en mon erreur que ne suis-je plus sage?
Ou pourquoi la raison, qui me devrait reprendre,
Ne commande à ma chair, sans, paresseuse, attendre
Qu'un tel commandement me soit enjoint par l'âge?

Mais que pourrai-je faire? et, puisque ma maîtresse,
Mes sens, mes ans, Amour et ma raison traîtresse
Ont juré contre moi, las! quand mon chef serait

De vieillesse aussi blanc que la vieille Cumée,
Si est-ce que jamais le temps n'effacerait,
Cette beauté que j'ai dans le cœur imprimée.

XXII

Morphée, s'il te plaît de me représenter
Cette nuit ma maîtresse aussi belle et gentille
Que je la vis le soir que sa vive scintille
Par ne sais quel regard vint mes yeux enchanter;

Et s'il te plaît, ô Dieu, tant soit peu d'alenter
(Misérable souhait!) de sa feinte inutile
Le feu qu'Amour me vient de son aile subtile
Tout alentour du cœur sans repos éventer;

Sur le haut de mon lit en vœu je t'appendrai,
Dévot, un saint tableau sur lequel je peindrai
L'heur que j'aurai reçu de ta forme douteuse,

Et comme Jupiter à Troie fût déçu
Du Somme et de Junon, après avoir reçu
De la simple Vénus la ceinture amoureuse.

XXIII

Écumière Vénus, reine en Cypre puissante,
Mère des doux Amours, à qui toujours se joint
Le Plaisir et le Jeu, qui tout animal point
A toujours réparer sa race périssante ;

Sans toi, nymphe aime-ris, la vie est languissante,
Sans toi rien n'est de beau, de vaillant ni de eoint,
Sans toi la Volupté joyeuse ne vient point,
Et des Grâces sans toi la grâce est déplaisante.

Ores qu'en ee printemps on ne saurait rien voir
Qui fiché dans le cœur ne sente ton pouvoir,
Sans plus une pucelle en sera-t-elle exempte ?

Si tu ne veux du tout la traîter de rigueur,
Au moins que sa froideur en ce mois d'avril sente
Quelque peu du brasier qui m'enflamme le cœur.

XXIV

Cache pour cette nuit ta corne, bonne lune;
Ainsi Endymion soit toujours ton ami,
Ainsi soit-il toujours en ton sein endormi,
Ainsi nul enchanteur jamais ne t'importune!

Le jour m'est odieux, la nuit m'est opportune;
Je crains de jour l'aguet d'un voisin ennemi;
De nuit, plus courageux, je traverse parmi
Le camp des espions, défendu de la brune.

Tu sais, Lune, que peut l'amoureuse poison :
Le Dieu Pan pour le prix d'une blanche toison
Peut bien fléchir ton cœur. Et vous, astres insignes,

Favorisez au feu qui me tient allumé :
Car, s'il vous en souvient, la plupart de vous, signes,
N'a place dans le Ciel que pour avoir aimé.

CHANSON

Bonjour, mon cœur; bonjour, ma douce vie;
Bonjour, mon œil; bonjour, ma chère amie;
Hé! bonjour, ma toute belle,
Ma mignardise, bonjour,
Mes délices, mon amour,
Mon doux printemps, ma douce fleur nouvelle,
Mon doux plaisir, ma douce colombelle,
Mon passereau, ma gente tourterelle;
Bonjour, ma douce rebelle.

Je veux mourir si plus on me reproche
Que mon service est plus froid qu'une roche,
De t'avoir laissé, maîtresse,
Pour aller suivre le roi
Et chercher je ne sais quoi
Que le vulgaire appelle une largesse.
Plutôt périsse honneur, cour et richesse,
Que pour les biens jamais je te délaisse,
Ma douce et belle déesse.

CHANSON

Belle et jeune fleur de quinze ans,
Qui sens encore ton enfance,
Mais bien qui caches au dedans
Un cœur rempli de décevance,
Célant sous ombre d'amitié
Une jeunette mauvaistié,

Rends-moi (si tu as quelque honte)
Mon cœur, que je t'avais donné,
Dont tu ne fais non plus de compte
Que d'un esclave emprisonné,
T'éjouissant de sa misère,
Et te plaisant de lui déplaire.

Une autre moins belle que toi,
Mais plus que toi courtoise et bonne,
Le veut de grâce avoir de moi,
Me priant que je le lui donne.

Elle l'aura, puisqu'autrement
Il n'a de toi bon traitement.

Mais non, j'aime trop mieux qu'il meure
Dedans la prison de tes mains,
J'aime trop mieux qu'il y demeure
Tourmenté de maux inhumains,
Qu'en te changeant, jouir de celle
Qui m'est plus douce et non si belle.

XXV

Les villes et les bourgs me sont si odieux
Que je meurs si je vois quelque tracette humaine.
Seulet dedans les bois, pensif, je me promène,
Et rien ne m'est plaisant que les sauvages lieux.

Il n'y a dans ces bois sangliers si furieux,
Ni roc si endurci, ni ruisseau, ni fontaine,
Ni arbre, tant soit sourd, qui ne sache ma peine
Et qui ne soit marri de mon mal ennuyeux.

Un penser qui renaît d'un autre m'accompaigne
Avec un pleur amer qui tout le sein me baigne;
Travaillé de soupirs qui si triste me font,

Que si quelque passant me trouvait au bocage,
Voyant mon poil rebours et l'horreur de mon front,
Ne me dirait pas homme, ains un monstre sauvage.

XXVI

Amour, comme l'on dit, ne naît d'oisiveté.
S'il naissait du loisir, il ne fût plus mon maître.
Je cours, je vais, je viens, et si ne me dépêtre
De son lien qui tient serve ma liberté.

Je ne suis paresseux et ne l'ai point été;
Toujours la harquebuse, ou la paume champêtre,
Ou l'escrime, qui rend une jeunesse adextre,
Me retient en travail tout le jour arrêté.

Ore le chien couchant, ore la grande chasse,
Ore un ballon poussé sur une verte place,
Ore nager, lutter, voltiger et courir,

M'amusent sans repos; mais plus je m'exercite,
Plus amour naît dans moi, et plus je sens nourrir
Son feu, qu'un seul regard au cœur me ressuscite

XXVII

Vous méprisez nature : Êtes-vous si cruelle
De ne vouloir aimer? Voyez les passereaux
Qui démènent l'amour; voyez les colombeaux,
Regardez le ramier, voyez la tourterelle ;

Voyez deçà, delà, d'une frétillante aile
Voleter par les bois les amoureux oiseaux,
Voyez la jeune vigne embrasser les ormeaux,
Et toute chose rire en la saison nouvelle.

Ici la bergerette, en tournant son fuseau,
Dégoise ses amours, et là le pastoureau
Répond à sa chanson. Ici toute chose aime ;

Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflammer;
Seulement votre cœur, froid d'une glace extrême,
Demeure opiniâtre et ne veut point aimer.

CHANSON

Le Printemps n'a point tant de fleurs,
L'Automne tant de raisins meurs,
L'Été tant de chaleurs hâlées,
L'Hiver tant de froides gelées,
Ni la mer n'a tant de poissons,
Ni la Beauce tant de moissons,
Ni la Bretagne tant d'arènes,
Ni l'Auvergne tant de fontaines,
Ni la nuit tant de clairs flambeaux,
Ni les forêts tant de rameaux,
Que je porte au cœur, ma maîtresse,
Pour vous de peine et de tristesse.

CHANSON

Demandes-tu, chère Marie,
Quelle est pour toi ma pauvre vie?
Je jure par tes yeux qu'elle est
Telle qu'ordonner te la plaît,

Pauvre, chétive, langoureuse,
Dolente, triste, malheureuse,
Et tout le mal qui vient d'amour
Ne m'abandonne nuit ni jour.

Après, demandes-tu, Marie,
Quels compagnons suivent ma vie?
Suivie en sa fortune elle est
De tels compagnons qu'il te plaît,

Ennui, travail, peine, tristesse,
Larmes, soupirs, sanglots, détresse;
Et tout le mal qui vient d'amour
Ne m'abandonne nuit ni jour.

Voilà comment par toi, Marie,
Je traîne ma chétive vie,
Heureux du mal que je reçoi
Pour t'aimer cent fois plus que moi.

XXVIII

J'aime la fleur de mars, j'aime la belle rose,
L'une qui est sacrée à Vénus la déesse;
L'autre qui a le nom de ma belle maîtresse
Pour qui ni nuit, ni jour, en paix je ne repose.

J'aime trois oiselets, l'un qui sa plume arrose
De la pluie de mai, et vers le ciel se dresse;
L'autre qui veuf au bois lamente sa détresse,
L'autre qui pour son fils mille versets compose.

J'aime un pin de Bourgueil, où Vénus appendit
Ma jeune liberté, quand pris elle rendit
Mon cœur, que doucement un bel œil emprisonne.

J'aime un gentil laurier, de Phébus l'arbrisseau,
Dont ma belle maîtresse, en pliant un rameau
Lié de ses cheveux, me fit une couronne.

XXIX

Mars fut votre parrain quand vous naquîtes, Marie;
La Mer votre marraine : un Dieu cruel et fier,
Une mer à laquelle on ne se doit fier;
Lui toujours est colère; elle est toujours marrie.

Sous un titre d'honneur, ce guerrier nous convie
De hanter les combats, puis est notre meurtrier;
La Mer, en se calmant, fait semblant de prier
Qu'on aille en son giron, puis nous ôte la vie.

Vous tenez de ce Dieu, mais trop plus de la Mer,
Qui fîtes vos beaux yeux sereinement calmer
Pour m'attirer chez vous par vos belles œillades.

Heureux et plus qu'heureux si je m'étais gardé
Et si j'eusse la mer du hâvre regardé,
Sans me faire presser en tant de Symplegades!

XXX

S'il y a quelque fille, en toute une contrée,
Qui soit inexorable, inhumaine et cruelle,
Toujours elle est de moi pour dame rencontrée,
Et toujours le malheur me fait serviteur d'elle,

Mais si quelqu'une est douce, honnête, aimable et belle,
La prise en est pour moi toujours désespérée.
J'ai beau être courtois, jeune, accort et fidèle
Elle sera toujours d'un sot enamourée.

Voilà que c'est d'aimer : ceux qui ont mérité
D'être récompensés sont en douleur profonde,
Et le sot volontiers est toujours bien traîté.

Sous tel astre malin je naquis en ce monde!
O traître et lâche Amour, que tu es malheureux!
Malheureux est celui qui devient amoureux.

CHANSON

Amour, dis-mois de grâce (ainsi des bas humains
Et des Dieux soit toujours l'empire entre tes mains)
Qui te fournit de flèches,
Vu que toujours colère en mille et mille lieux
Tu perds tes traits ès cœurs des hommes et des dieux,
Empennés de flammèches ?

Mais je te pri', dis-moi, est-ce point le dieu Mars,
Quand il revient chargé du butin des soldars
Tués à la bataille ?
Ou bien si c'est Vulcain qui dedans ses fourneaux
Après les tiens perdus t'en refait de nouveaux
Et toujours t'en rebaille ?

Pauvret, répond Amour, eh quoi ! ignores-tu
La rigueur, la douceur, la force, la vertu
Des beaux yeux de t'amie ?
Plus je répands de traits sur hommes et sur dieux,
Et plus d'un seul regard m'en fournissent les yeux
De ta belle Marie.

XXXI

J'ai pour maîtresse une étrange Gorgone,
Qui va passant les Anges en beauté :
C'est un vrai Mars en dure cruauté;
En chasteté, la fille de Latone.

Quand je la vois, mille fois je m'étonne,
La larme à l'œil, ou que ma fermeté
Ne la fléchit, ou que sa dureté
Ne me conduit d'où plus on ne retorne.

De la nature un cœur je n'ai receu :
Ainçois plutôt, pour se nourrir en feu,
En lieu de lui j'ai une salamandre :

Mon cœur n'est point ni de terre ni d'eau
Ni d'air léger. Il est fait d'un flambeau
Qui se consume et n'est jamais en cendre.

XXXII

Sitôt que tu as bu quelque peu de rosée,
Soit de nuit, soit de jour, ès feuilles d'un buisson,
Pendant les ailes bas, tu dis une chanson
D'une note rustique à ton gré composée.

Las! aussi comme toi j'ai la voix disposée
A chanter en ce bois, mais en autre façon :
Car toujours en pleurant je dégoise mon son.
Aussi j'ai toujours l'âme en larmes arrosée.

Je te gagne à chanter, d'autant que tu ne pleures,
Sinon trois mois en l'an, et moi à toutes heures,
Navré d'une beauté qui me tient en servage.

Mais, hélas! rossignol, ou bien à mes chansons
(Si quelque amour te point) accorde tes doux sons,
Ou laisse-moi tout seul pleurer en ce bocage.

XXXIII

Belle, gentille, honnête, humble et douce Marie,
Qui mon cœur en vos yeux prisonnier détenez,
Et qui par monts, par vaux, comme esclave menez
De votre blanche main ma prisonnière vie,

Hé! quantesfois le jour me prend-il une envie
De rompre vos liens; mais plus vous me donnez
Espoir de liberté, plus vous m'emprisonnez
L'âme, qui languirait sans vous être asservie.

Ah! je vous aime tant que je suis fol pour vous!
J'ai perdu ma raison, et ma langue débile
Au milieu des propos vous nomme à tous les coups,

Vous, comme son sujet, sa parole et son style,
Et qui parlant ne fait qu'interpréter sinon
Mon esprit qui ne pense en rien qu'en votre nom.

MADRIGAL

Comment au départir adieu pourrai-je dire,
Duquel le souvenir tant seulement me pâme?
Adieu, ma chère vie; adieu, ma seconde âme,
Adieu, mon cher souci, pour qui seul je soupire;

Adieu le bel objet de mon plaisant martyre,
Adieu, bel œil divin qui m'englace et m'enflamme,
Adieu, ma douce glace; adieu, ma douce flamme;
Adieu, par qui je vis et par qui je respire.

Adieu, belle, humble, honnête et gentille maîtresse;
Adieu les doux liens où vous m'avez tenu,
Maintenant en travail, maintenant en liesse.
Il est temps de partir, le jour en est venu.

Je vous conjure ici, par Amour notre Dieu,
De prendre cependant mon cœur. Tenez, maîtresse,
Voi-le-là, baisez-moi, gardez-le, et puis, adieu.

XXXIV

Quand je vous vois, ma gentille maîtresse,
Je deviens fol, sourd, muet et sans âme;
Dedans mon sein mon pauvre cœur se pâme,
Entre-surpris de joie et de tristesse.

Par tout mon chef le poil rebours se dresse,
De glace froide une fièvre m'enflamme
Veines et nerfs. En tel état, ma Dame,
Je suis pour vous quand à vous je m'adresse.

Mon œil craint plus les vôtres qu'un enfant
Ne craint la verge, ou la fille sa mère,
Et toutefois vous ne m'êtes sévère,

Sinon au point que l'honneur vous défend.
Mais c'est assez, puisque de ma misère
La guérison d'autre part ne dépend.

XXXV

Mes soupirs, mes amis, vous m'êtes agréables,
D'autant que vous sortez pour un lieu qui le vaut.
Je porte dans le cœur des flammes incurables;
Le feu pourtant m'agrée et du mal ne me chaut.

Autant me plaît sentir le froid comme le chaud;
Plaisir et déplaisir me sont biens incroyables.
Bienheureux je m'estime aimant en lieu si haut,
Bien que mon sort me mette au rang des misérables.

Des misérables? non, mais au rang des heureux.
Un homme ne pourrait sans se voir amoureux
Sentir en doux tourment que valent les liesses.

Non, je ne voudrais pas pour l'or de l'univers
N'avoir souffert les maux qu'en aimant j'ai soufferts
Pour l'attente d'un bien qui vaut mille tristesses.

XXXVI

J'ai cent mille tourments et n'en voudrais moins d'un,
Tant ils me sont plaisants, pour vous, belle maîtresse;
Un fâcheux déplaisir me vaut une liesse,
Et jamais votre orgueil ne me fut importun.

Je suis bien assûré que, si jamais aucun
Fut heureux en servant une humaine déesse,
Sur tous les amoureux heureux je me confesse,
Et ne veux point céder en bonheur à quelqu'un.

Tant plus je suis malade, et plus je suis dispos,
J'appelle mon travail un gracieux repos.
Amour m'apprend par cœur ce langage, et m'assure

Qu'il vaut trop mieux mourir pour si belle victoire
Que de gagner ailleurs; il le dit, il le jure
Par son arc et ses traits, et je le veux bien croire.

XXXVII

Si quelque amoureux passe en Anjou par Bourgueil,
Voie un pin élevé par dessus le village,
Et là sur le sommet de son pointu feuillage,
Verra ma liberté qu'un favorable accueil

A pendu pour trophée aux grâces d'un bel œil
Qui depuis quinze mois me détient en servage,
Mais servage si doux que la fleur de mon âge
Est heureuse d'avoir le bien d'un si beau deuil.

Amour n'eût su trouver un arbre plus aimé
Pour pendre ma dépouille, en qui fut transformé
La jeune peau d'Atys sur la montagne Idée.

Mais entre Atys et moi il y a différence :
C'est qu'il fut amoureux d'une vieille ridée,
Et moi d'une beauté qui ne sort que d'enfance.

CHANSON

Mais voyez, mon cher émoi!
Voyez combien de merveilles
Vous parfaites dedans moi
Par vos beautés nonpareilles.

De telle façon vos yeux,
Où toujours mon cœur s'envole,
Votre front impérieux,
Votre ris, votre parole

Me brûlent depuis le jour
Que j'en eus la connaissance,
Désirant d'extrême amour
En avoir la jouissance,

Que sans l'aide de mes pleurs,
Dont ma vie est arrosée,
Longtemps a que les chaleurs
D'amour l'eussent embrasée.

Au contraire, vos beaux yeux,
Où toujours mon cœur s'envole,
Votre front impérieux,
Votre ris, votre parole

Me gêlent depuis le jour
Que j'en eus la connaissance,
Désirant par grande amour
En avoir la jouissance ;

Que sans l'aide des chaleurs
Dont mon âme est embrasée,
Longtemps a que par mes pleurs
En eau se fût épuisée.

Voyez donc, mon doux émoi !
Voyez combien de merveilles
Vous parfaites dedans moi
Par vos beautés nonpareilles !

LE VOYAGE DE TOURS OU LES AMOUREUX

THOINET ET PERROT

C'était en la saison que l'amoureuse Flore
Faisait pour son ami les fleurettes éclore,
Par les prés bigarrés d'autant d'émail de fleurs,
Que le grand arc du ciel s'émaille de couleurs;
Lorsque les papillons et les blondes avettes,
Les uns chargés au bec, les autres aux cuissettes,
Errent par les jardins, et les petits oiseaux,
Voletant par les bois de rameaux en rameaux,
Amassent la becquée, et parmi la verdure
Ont souci comme nous de leur race future.

Thoinet, au mois d'avril, passant par Vendômois,
Me mena voir à Tours Marion, que j'aimais,
Qui aux noces était d'une sienne cousine;
Et ce Thoinet aussi allait voir sa Francine,
Que la grande Vénus, d'un trait plein de rigueur,
Lui avait près le Clain écrite dans le cœur.

Nous partîmes tous deux du hameau de Coutures;
Nous passâmes Gâtine et ses hautes verdures;
Nous passâmes Marré, et vîmes à mi-jour
Du pasteur Phelippot s'élever la grand'tour
Qui de Beaumont la Ronce honore le village,
Comme un pin fait honneur aux arbres d'un bocage.

Ce pasteur, qu'on nommait Phelippot le gaillard,
Courtois, nous festoya jusques au soir bien tard.
De là vînmes coucher au gué de Lengerie,
Sous des saules plantés le long d'une prairie;
Puis, dès le point du jour redoublant le marcher,
Nous vîmes en un bois s'élever le clocher
De Saint-Côme, près Tours, où la noce gentille
Dans un pré se faisait au beau milieu de l'île.

Là Francine dansait, de Thoinet le souci;
Là Marion ballait, qui fut le mien aussi;
Puis, nous mettant tous deux en l'ordre de la danse,
Thoinet tout le premier cette plainte commence :

« Ma Francine, mon cœur, qu'oublier je ne puis,
Bien que pour ton amour oublié je me suis,

Quand dure en cruauté tu passerais les ourses
Et les torrents d'hiver débordés de leurs courses,
Et quand tu porterais en lieu d'humaine chair
Au fond de l'estomac pour un cœur un rocher;
Quand tu aurais sucé le lait d'une lionne,
Quand tu serais, cruelle, une bête félonne,
Ton cœur serait encor de mes pleurs adouci,
Et ce pauvre Thoinet tu prendrais à merci.

« Je suis, s'il t'en souvient, Thoinet qui, dès jeunesse,
Te voyant sur le Clain, t'appela sa maîtresse,
Qui musette et flageol à ses lèvres usa
Pour te donner plaisir; mais cela m'abusa,
Car, te pensant fléchir comme une femme humaine,
Je trouvai ta poitrine et ton oreille pleine,
Hélas! qui l'eût pensé? de cent mille glaçons,
Lesquels ne t'ont permis d'écouter mes chansons;
Et toutefois le temps, qui les prés de leurs herbes
Dépouille d'an en an, et les champs de leurs gerbes,
Ne m'a point dépouillé le souvenir du jour
Ni du mois où je mis en tes yeux mon amour,
Ni ne fera jamais, voire eussé-je avalée
L'onde qui court là-bas sous l'obscure vallée.

« C'était au mois d'avril, Francine, il m'en souvient,
Quand tout arbre fleurit, quand la terre devient
De vieillesse en jouvence, et l'étrange arondelle
Fait contre un soliveau sa maison naturelle;
Quand la limace, au dos qui porte sa maison,
Laisse un trac sur les fleurs; quand la blonde toison
Va couvrant la chenille, et quand parmi les prées
Volent les papillons aux ailes diaprées,
Lors que fol je te vis, et depuis je n'ai pu
Rien voir après tes yeux que tout ne m'ait déplu.

« Six ans sont jà passés; toutefois, dans l'oreille
J'entends encor le son de ta voix nonpareille,
Qui me gagna le cœur, et me souvient encor
De ta vermeille bouche et de tes cheveux d'or,
De ta main, de tes yeux, et si le temps qui passe
A depuis dérobé quelque peu de leur grâce,
Hélas! je ne suis moins de leurs grâces ravi
Que je fus sur le Clain le jour que je te vi
Surpasser en beauté toutes les pastourelles
Que les jeunes pasteurs estimaient les plus belles;
Car je n'ai pas égard à cela que tu es,
Mais à ce que tu fus, tant les amoureux traits

Te gravèrent dans moi, voire de telle sorte
Que telle que tu fus telle au sang je te porte.

« Dès l'heure que le cœur des yeux tu me perças,
Pour en savoir la fin je fis tourner le sas
Par une Janeton qui au bourg de Crotelles
Soit du bien, soit du mal, disait toutes nouvelles.

« Après qu'elle eut trois fois craché dedans son sein,
Trois fois éternué, elle prit du levain,
Le retâte en ses doigts, et en fit une image
Qui te semblait de port, de taille et de visage ;
Puis, tournoyant trois fois et trois fois marmonnant.
De sa jartière alla tout mon col entournant,
Et me dit : « Je ne tiens si fort de ma jartière
Ton col, que ta vie est tenue prisonnière
Par les mains de Francine, et seulement la mort
Dénou'ra le lien qui te serre si fort ;
Et n'espère jamais de vouloir entreprendre
D'échauffer un glaçon qui te doit mettre en cendre. »
Las ! je ne la crus pas, et, pour vouloir adonc
En être plus certain, je fis couper le jonc
La veille de Saint-Jean ; mais je vis sur la place
Le mien, signe d'amour, croître plus d'une brasse,

Le tien demeurer court, signe que tu n'avais
Souci de ma langueur et que tu ne m'aimais,
Et que ton amitié, qui n'est point assûrée,
Ainsi que le jonc court est courte demeurée.

« Je mis pour t'essayer encore devant-hier
Dans le creux de ma main des feuilles de coudrier ;
Mais en tapant dessus nul son ne me rendirent,
Et, flasques, sans sonner sur la main me fanirent,
Vrai signe que je suis en ton amour moqué,
Puisqu'en frappant dessus elles n'ont point craqué,
Pour montrer par effet que ton cœur ne craquète,
Ainsi que fait le mien, d'une flamme secrète.

« O ma belle Francine! ô ma fière! et pourquoi,
En dansant, de tes mains ne me prends-tu le doigt?
Pourquoi, lasse du bal, entre ces fleurs couchée,
N'ai-je sur ton giron ou la tête penchée,
Ou la main sous ta cotte, ou la bouche dessus
Tes deux tétins, de neige et d'ivoire conçus?
Te semblé-je trop vieil? Encor la barbe tendre
Ne fait que commencer sur ma joue à s'étendre,
Et ta bouche, qui passe en beauté le coral,
S'elle me veut baiser, ne se fera point mal;

Mais, ainsi qu'un lézard se cache sous l'herbette,
Sous ma blonde toison cacheras ta languette;
Puis, en la retirant, tu tireras à toi
Mon cœur, pour te baiser qui sortira de moi.

« Hélas! prends donc mon cœur avecque cette paire
De ramiers que je t'offre; ils sont venus de l'aire
De ce gentil ramier dont je t'avais parlé.
Margot m'en a tenu plus d'une heure accolé,
Les pensant emporter pour les mettre en sa cage;
Mais ce n'est pas pour elle, et demain davantage
Je t'en rapporterai, avecques un pinson
Qui déjà sait par cœur une belle chanson
Que je fis l'autre jour dessous une aubépine,
Dont le commencement est Thoinet et Francine.

« Ha! cruelle, demeure, et tes yeux amoureux
Ne détourne de moi! Ha! je suis malheureux,
Car je connais mon mal, et si ai connaissance
D'Amour et de sa mère, et quelle est leur puissance.
Leur puissance est cruelle, et n'ont point d'autre jeu
Sinon que de brûler nos cœurs à petit feu,
Ou de les englacer, comme ayant pris leur être
D'une glace ou d'un feu qu'on ne saurait connaître.

Ha ! que ne suis-je abeille ou papillon ! j'irais
Malgré toi te baiser, et puis je m'assirais
Sur tes tétins, afin de sucer de ma bouche
Cette humeur qui te fait contre moi si farouche.

« O belle au doux regard ! Francine au beau sourcil !
Baise-moi, je te prie, et m'embrasses ainsi
Qu'un arbre est embrassé d'une vigne bien forte.

« Souvent un vain baiser quelque plaisir apporte.
Je meurs ! tu me feras dépêcher ce bouquet,
Que j'ai cueilli pour toi, de thym et de muguet,
Et de la rouge fleur qu'on nomme cassandrette,
Et de la blanche fleur qu'on appelle olivette,
A qui Bellot donna et la vie et le nom,
Et de celle qui prend de ton nom son surnom.

« Las ! où fuis-tu de moi ? Ha ! ma fière ennemie,
Je m'en vais dépouiller jaquette et souquenie,
Et m'en courrai tout nu au haut de ce rocher
Où tu vois ce garçon à la ligne pêcher,
Afin de me lancer à corps perdu dans Loire
Pour laver mon souci, ou afin de tant boire

D'écumes et de flots, que la flamme d'aimer
Par l'eau contraire au feu se puisse consumer. »

Ainsi disait Thoinet, qui se pâma sur l'herbe,
Presque transi de voir sa dame si superbe
Qui riait de son mal, sans daigner seulement
D'un seul petit clin d'œil apaiser son tourment.

J'ouvrais déjà la lèvre après Thoinet pour dire
De combien Marion était encore pire,
Quand j'avise sa mère en hâte gagner l'eau,
Et sa fille emmener avec elle au bateau,
Qui, se jouant sur l'onde, attendait cette charge,
Lié contre le tronc d'un saule au faîte large.

Jà les rames tiraient le bateau bien pansu,
Et la voile, en enflant son grand repli bossu,
Emportait le plaisir qui mon cœur tient en peine,
Quand je m'assis au bord de la première arène,
Et, voyant le bateau qui s'enfuyait de moi,
Parlant à Marion, je chantai ce convoi :

« Bateau qui par les flots ma chère vie emportes,
Des vents en ta faveur les haleines soient mortes,

Et le banc périlleux qui se trouve parmi
Les eaux ne t'enveloppe en son sable endormi;
Que l'air, le vent et l'eau favorisent ma dame,
Et que nul flot bossu ne détourbe sa rame;
En guise d'un étang sans vague, paresseux,
Aille le cours de Loire, et son limon crasseux
Pour ce jourd'hui se change en gravelle menue,
Pleine de maint rubis et mainte perle élue.

« Que les bords soient semés de mille belles fleurs
Représentant sur l'eau mille belles couleurs,
Et le troupeau nymphal des gentilles Naïades
A l'entour du vaisseau fasse mille gambades,
Les unes balayant des paumes de leurs mains
Les flots devant la barque, et les autres leurs seins
Découvrant à fleur d'eau, et d'une main ouvrière
Conduisent le bateau le long de la rivière.

« L'azuré martinet puisse voler devant
Avecques la mouette, et le plongeon, suivant
Son malheureux destin, pour le jourd'hui ne songe
En sa belle Hespérie, et dans l'eau ne se plonge;
Et le héron criard, qui la tempête fuit,
Haut pendu dedans l'air, ne fasse point de bruit;

Ains tout gentil oiseau qui va cherchant sa proie
Par les flots poissonneux bienheureux te convoie,
Pour sûrement venir avec ta charge au port,
Où Marion verra peut-être sur le bord
Une orme des longs bras d'une vigne enlacée,
Et, la voyant ainsi doucement embrassée,
De son pauvre Perrot se pourra souvenir,
Et voudra sur le bord embrassé le tenir.

« On dit au temps passé que quelques-uns changèrent
En rivière leur forme, et eux-mêmes nagèrent
Au flot qui de leur sang goutte à goutte saillait
Quand leur corps ondoyant peu à peu défaillait.

« Que ne puis-je muer ma ressemblance humaine
En la forme de l'eau qui cette barque emmène!
J'irais en murmurant sous le fond du vaisseau,
J'irais tout alentour, et mon amoureuse eau
Baiserait or' sa main, ore sa bouche franche,
La suivant jusqu'au port de la Chapelle blanche;
Puis, laissant mon canal pour jouir de mon veuil,
Par le trac de ses pas j'irais jusqu'à Bourgueil,
Et là, dessous un pin couché sur la verdure,
Je voudrais revêtir ma première figure.

« N'y a-t-il point quelque herbe en ce rivage ici
Qui ait le goût si fort qu'elle me puisse ainsi
Muer, comme fit Glauque, en aquatique monstre
Qui, homme ni poisson, homme et poisson se montre?
Je voudrais être Glauque et avoir dans mon sein
Les pommes qu'Hippomène élançait de sa main
Pour gagner Atalante. Afin de te surprendre,
Je les ru'rais sur l'eau, et te ferais apprendre
Que l'or n'a seulement sur la terre pouvoir,
Mais qu'il peut dessus l'eau les femmes décevoir.
Or cela ne peut être, et ce qui se peut faire
Je le veux achever afin de te complaire;
Je veux soigneusement ce coudrier arroser,
Et des chapeaux de fleurs sur ses feuilles poser;
Et avec un poinçon je veux dessus l'écorce
Engraver de ton nom les six lettres à force,
Afin que les passants, en lisant : Marion,
Fassent honneur à l'arbre entaillé de ton nom.

« Je veux faire un beau lit d'une verte jonchée,
De pervenche feueillue encontre-bas couchée,
De thym qui fleure bon et d'aspic porte-épi,
D'odorant poliot contre terre tapi,

De nufard toujours vert qui les tables imite,
Et de jonc qui les bord des rivières habite.

« Je veux jusques au coude avoir l'herbe, et si veux
De roses et de lys couronner mes cheveux;
Je veux qu'on me défonce une pipe angevine,
Et en me souvenant de ma toute divine,
De toi, mon doux souci, épuiser jusqu'au fond
Mille fois ce jourd'hui mon gobelet profond,
Et ne partir d'ici jusqu'à tant qu'à la lie
De ce bon vin d'Anjou la liqueur soit faillie.

« Melchior Champenois et Guillaume Manceau,
L'un d'un petit rebec, l'autre d'un chalumeau,
Me chanteront comment j'eus l'âme dépourvue
De sens et de raison sitôt que je t'eus vue,
Puis chanteront comment, pour fléchir ta rigueur,
Je t'appelai ma vie et te nommai mon cœur,
Mon œil, mon sang, mon tout; mais ta haute pensée
N'a voulu regarder chose tant abaissée.
Ains en me dédaignant tu aimas autre part
Un qui son amitié chichement te départ.
Voilà comme il te prend pour mépriser ma peine,
Et le rustique son de mon tuyau d'aveine.

« Ils diront que mon teint vermeil auparavant
Se perd comme une fleur qui se fanît au vent,
Que mon poil devient blanc et que la jeune grâce
De mon nouveau printemps de jour en jour s'efface,
Et que, depuis le mois que l'Amour me fit tien,
De jour en jour plus triste et plus vieil je devien.

« Puis ils diront comment les garçons du village
Disent que ta beauté touche déjà sur l'âge,
Et qu'au matin le coq, dès la pointe du jour,
Ne verra plus sortir ceux qui te font l'amour.
Bien fol est qui se fie en sa belle jeunesse,
Qui si tôt se dérobe et si tôt nous délaisse.
La rose à la parfin devient un grattecul,
Et tout avec le temps par le temps est vaincu.
Quel passetemps prends-tu d'habiter la vallée
De Bourgueil, où jamais la Muse n'est allée?
Quitte-moi ton Anjou et viens en Vendômois.
Là s'élèvent au ciel les sommets de nos bois,
Là sont mille taillis et mille belles plaines,
Là gargouillent les eaux de cent mille fontaines,
Là sont mille rochers, où écho à l'entour,
En résonnant mes vers, ne parle que d'Amour.

« Ou bien, si tu ne veux, il me plaît de me rendre
Angevin, pour te voir et ton langage apprendre;
Et là, pour te fléchir, les hauts vers que j'avais
En ma langue traduits du Pindare grégeois,
Humble je redirai en un chant plus facile
Sur le doux chalumeau du pasteur de Sicile.

« Là, parmi tes sablons, Angevin devenu,
Je veux vivre sans nom comme un pauvre inconnu,
Et dès l'aube du jour avec toi mener paître
Auprès du port Guyet notre troupeau champêtre;
Puis sur le chaud du jour je veux en ton giron
Me coucher sous un chêne, où l'herbe à l'environ
Un beau lit nous fera de mainte fleur diverse
Pour nous coucher tous deux sous l'ombre à la renverse;
Puis au soleil penchant nous mènerons nos bœufs
Boire sur le sommet des ruisselets herbeux,
Et les ramènerons au son de la musette,
Puis nous endormirons dessus l'herbe mollette.

« Là, sans ambition de plus grands bien avoir,
Contenté seulement de t'aimer et te voir,
Je passerai mon âge, et sur ma sépulture
Les Angevins mettraient cette brève écriture :

« Celui qui gît ici, touché de l'aiguillon
Qu'Amour nous laisse au cœur, garda comme Apollon
Les troupeaux de sa dame, et en cette prairie
Mourut en bien-aimant une belle Marie;
Et elle après sa mort mourut aussi d'ennui,
Et sous ce vert tombeau repose avecque lui. »

A peine avais-je dit quand Thoinet se dépâme,
Et à soi revenu allait après sa dame;
Mais je le retirai, le menant d'autre part
Pour chercher à loger, car il était bien tard.

Nous avions jà passé la sablonneuse rive
Et le flot qui bruyant contre le pont arrive,
Et jà dessus le pont nous étions parvenus,
Et nous apparaissait le tombeau de Turnus,
Quand le pasteur Janot tout gaillard nous emmène
Dedans son toit couvert de javelles d'aveine.

XXXVIII

Maîtresse, de mon cœur vous emportez la clef,
La clef de mes pensers et la clef de ma vie ;
Et toutefois, hélas ! je ne leur porte envie,
Pourvu que vous ayez pitié de leur meschef.

Vous me laissez tout seul en un tourment si gref
Que je mourrai de deuil, d'ire et de jalousie :
Tout seul, je le voudrais ; mais une compagnie
Vous me donnez de pleurs qui coulent de mon chef.

Que maudit soit le jour que la flèche cruelle
M'engrava dans le cœur votre face si belle,
Vos cheveux, votre front, vos yeux et votre port.

Je devais mourir lors sans plus tarder une heure ;
Le temps que j'ai vécu depuis telle blessure
Aussi bien n'a servi qu'à m'allonger la mort.

XXXIX

Quand je suis tout baissé sur votre belle face,
Je vois dedans vos yeux je ne sais quoi de blanc,
Je ne sais quoi de noir, qui m'émeut tout le sang,
Et qui jusques au cœur de veine en veine passe.

Je vois dedans Amour qui va changeant de place,
Ores bas, ores haut, toujours me regardant,
Et son arc contre moi coup sur coup débandant.
Las! si je faux, Raison, que veux-tu que j'y fasse?

Tant s'en faut que je sois alors maître de moi
Que je vendrais mon père et trahirais mon roi,
Mon pays et ma sœur, mes frères et ma mère;

Tant je suis hors de sens après que j'ai tâté
A longs traits amoureux de la poison amère,
Qui sort de ces beaux yeux dont je suis enchanté.

XL

Je reçois plus de joie à regarder vos yeux
Qu'à boire, qu'à manger, qu'à dormir, ni qu'à faire
Chose qui soit à l'âme ou au corps nécessaire,
Tant de votre regard je suis ambitieux.

Pour ce, ni froid hiver, ni été chaleureux
Ne me peut empêcher que je n'aille complaire
A ce cruel plaisir, qui me rend tributaire
De vos yeux, qui me sont si doux et rigoureux.

Marie, vous avez de vos lentes œillades
Gâté de mes deux yeux les lumières malades,
Et si ne vous chaut point du mal que m'avez fait,

Au moins guérissez-les, ou confessez l'offense;
Si vous la confessez, je serai satisfait,
Me donnant un baiser pour toute récompense.

XLI

Si j'étais Jupiter, Maîtresse, vous seriez
Mon épouse Junon ; si j'étais roi des ondes,
Vous seriez ma Téthys, reine des eaux profondes,
Et pour votre maison l'Océan vous auriez.

Si la terre était mienne, avec moi vous tiendriez
L'empire de la terre aux mamelles fécondes,
Et, dessus un beau coche en longues tresses blondes,
Par le peuple en honneur déesse vous iriez.

Mais je ne suis pas Dieu, et si ne le puis être :
Le ciel pour vous servir seulement m'a fait naître.
De vous seule je prends mon sort aventureux.

Vous êtes tout mon bien, mon mal et ma fortune.
S'il vous plaît de m'aimer je deviendrai Neptune,
Tout Jupiter, tout Roi, tout riche et tout heureux.

XLII

Marie, ainçois mon ciel, mon sort et mon destin,
Quand d'un baiser d'amour votre bouche me baise
Je suis tout éperdu, tant le cœur me bat d'aise.
Entre vos doux baisers puissé-je prendre fin !

Il sort de votre bouche un doux flair qui le thym,
Le jasmin et l'œillet, la framboise et la fraise
Surpasse de douceur, tant une douce braise
Vient de la bouche au cœur par un nouveau chemin,

Il sort de vos tétins une odoreuse haleine,
(Je meurs en y pensant) de parfum toute pleine,
Digne d'aller au ciel embaumer Jupiter.

Mais, quand toute mon âme en plaisir se consomme
Mourant dessus vos yeux, lors, pour me dépiter,
Vous fuyez de mon col pour baiser un jeune homme.

XLIII

Madame, baisez-moi : non, ne me baisez pas;
Mais tirez-moi le cœur de votre douce haleine;
Non, ne le tirez pas; mais hors de chaque veine
Sucez-moi toute l'âme éparse entre vos bras.

Non, ne la sucez pas : car après le trépas
Que serais-je, sinon une semblance vaine,
Sans corps dessus la rive, où l'Amour ne démène,
Comme il fait ici-haut, qu'en feintes ses ébats?

Pendant que nous vivons, entr'aimons-nous, Marie,
Amour ne règne point sur la troupe blêmie
Des morts, qui sont sillés d'un long somme de fer.

C'est abus que Pluton ait aimé Proserpine :
Si doux soin n'entre point en si dure poitrine,
Amour règne en la terre, et non point en enfer.

XLIV

Comme d'un ennemi je veux en toute place
M'éloigner de vos yeux, qui m'ont le cœur déçu,
Petits yeux de Vénus par lesquels j'ai reçu
Le coup mortel au sang qui d'outre en outre passe.

Je vois toujours dans eux Amour qui me menace;
Au moins, voyant son arc, je l'ai bien aperçu;
Mais remparer mon cœur contre lui je n'ai su
Dont les traits fausserait une forte cuirasse.

Or, pour ne les voir plus, je veux aller bien loin
Vivre dessus le bord d'une mer solitaire;
Encore j'ai grand'peur de ne perdre le soin,

Qui, hôte de mon cœur, y loge nuit et jour.
On peut bien sur la mer un long voyage faire,
Mais on ne peut changer ni de cœur ni d'amour.

XLV

Astres qui dans le ciel rouez votre voyage,
D'où vient notre destin de la Parque ordonné,
Si ma Muse autrefois vos honneurs a sonné,
Détournez, s'il vous plaît, mon malheureux présage.

Cette nuit en dormant, sans faire aucun outrage
A l'anneau que Marie au soir m'avait donné,
S'est rompu dans mon doigt, et, du fait étonné,
J'ai senti tout mon cœur bouillonner d'une rage.

Si ma dame parjure a pu rompre sa foi
Ainsi que cet anneau s'est rompu dans mon doigt,
Astres, je veux mourir, envoyez-moi le Somme,

Somme aux liens de fer, ennemi du Soleil,
Et faites, s'il est vrai, que mes yeux il assomme
Pour victime éternelle au frère du Sommeil.

XLVI

Vos yeux étaient blessés d'une humeur enflammée,
Qui m'ont gâté les miens d'une semblable humeur;
Et, pour ce que vos yeux aux miens ont fait douleur,
Je vous ai d'un nom grec Sinope surnommée.

Mais cette humeur mauvaise au cœur est dévalée,
Et là comme maîtresse a pris force et vigueur,
Gâtant mon pauvre sang d'une blême langueur,
Qui jà par tout le corps lente s'est écoulée.

Mon cœur environné de ce mortel danger,
En voulant résister au malheur étranger,
A converti mon sang en larmes et en pluie,

Afin que par les yeux, auteurs de mon souci,
Mon malheur fût noyé, ou que par eux aussi,
Fuyant devant le feu, j'épuisasse ma vie.

XLVII

Ha! que je porte et de haine et d'envie
Au médecin qui vient soir et matin,
Sans nul propos, tâtonner le tétin,
Le sein, le ventre et les flancs de m'amie!

Las! il n'est pas si soigneux de sa vie
Comme elle pense; il est méchant et fin :
Cent fois le jour ne la vient voir qu'afin
De voir son sein, qui d'aimer le convie.

Vous qui avez de sa fièvre le soin,
Parents, chassez ce médecin bien loin
Ce médecin amoureux de Marie

Qui fait semblant de la venir panser.
Que plût à Dieu, pour l'en récompenser,
Qu'il eût mon mal et qu'elle fût guérie!

CHANSON

Vu que tu es plus blanche que le lis,
Qui t'a rougi la lèvre vermeillette?
Pour l'embellir, qui est-ce qui t'a mis
Dessus ton sein cette couleur rougette?

Qui t'a noirci les arcs de tes sourcils?
Qui t'a noirci tes yeux brunets, Madame?
O corps divin, sujet de mes soucis!
O doux regard qui me réjouit l'âme!

O douce, belle, honnête cruauté,
Qui doucement me contrains de te suivre!
O fière, ingrate et fâcheuse beauté,
Avecques toi je veux mourir et vivre!

XLVIII

Chacun qui voit ma couleur triste et noire,
Me dit : Ronsard, vous êtes amoureux.
Mais ce bel œil qui me fait langoureux
Le sait, le voit, et si ne le veut croire.

Hé! que me sert que mon mal soit notoire
A un chacun, quand son trait rigoureux,
Par ne sais quel désastre malheureux,
Me fait la plaie, et si la prend à gloire?

J'ai beau pleurer, protester et jurer,
J'ai beau promettre et cent fois assurer
Qu'autre jamais n'aura sur moi puissance,

Elle s'ébat de me voir en langueur,
Et plus de moi je lui donne assurance,
Moins me veut croire, et m'appelle un moqueur.

CHANSON

Quand je te veux raconter mes douleurs,
Et de quel mal en te servant je meurs,
Et quel venin dessèche ma moelle,
Ma voix tremblotte et ma langue chancelle,
Mon cœur se pâme et le sang me tressaut;
En même instant j'endure froid et chaud,
Sur mes genoux se fond une gelée,
Jusqu'aux talons une sueur salée
De tout mon corps comme un fleuve se suit,
Et sur mes yeux nage une obscure nuit :
Tant seulement mes larmes abondantes
Sont les témoins de mes flammes ardentes,
De mes soupirs et de mon long souci,
Qui sans parler te demandent merci.

CHANSON

Je suis tellement amoureux,
Qu'au vrai raconter je ne puis
Ni où je suis, ni qui je suis
Ni combien je suis malheureux.

J'ai pour mon hôte nuit et jour,
Comme un tigre, un cruel émoi
Qui va pratiquant dessus moi
Toutes les cruautés d'Amour.

Et si mon cœur ne peut s'armer
Contre l'œil qui le navre à tort :
Car, plus il me donne la mort,
Plus je suis contraint de l'aimer.

XLIX

Si vous pensez qu'Avril et sa belle verdure
De votre fièvre quarte effacent la langueur,
Vous êtes bien trompée; il faut guérir mon cœur
Du chaud mal dont il meurt, duquel vous n'avez cure.

Il faut premier guérir l'ancienne pointure
Que vos yeux en mon sang me font par leur rigueur,
Et en me guérissant vous reprendrez vigueur
Du mal que vous souffrez et du mal que j'endure.

La fièvre qui vous ard ne vient d'autre raison
Sinon de moi qui fis aux dieux une oraison
Pour me contrevenger, de vous faire malade.

Vous souffrez à bon droit. Quoi! voulez-vous guérir,
Et si ne voulez pas vos amis secourir,
Que vous gueririez bien seulement d'une œillade!

L

J'ai désiré cent fois me transformer, et d'être
Un esprit invisible, afin de me cacher
Au fond de votre cœur, pour l'humeur rechercher
Qui vous fait contre moi si cruelle apparaître.

Si j'étais dedans vous, au moins je serais maître
De l'humeur qui vous fait contre l'Amour pécher,
Et si n'auriez ni pouls ni nerfs dessous la chair
Que prompt je ne cherchasse afin de vous connaître.

Je saurais, malgré vous et vos complexions,
Toutes vos volontés et vos conditions,
Et chasserais si bien la froideur de vos veines

Que les flammes d'amour vous y allumeriez;
Puis, quand je les verrais de son feu toutes pleines,
Je redeviendrais homme, et lors vous m'aimeriez.

LI

Tu as beau, Jupiter, l'air de flammes dissoudre
Et faire d'un grand bruit galoper tes chevaux,
Ronflants à longs éclairs par le creux des nuaux,
Et en cent mille éclats coup sur coup les découdre.

Je ne crains tes éclairs, ni ton son, ni ta foudre,
Comme le cœur peureux des autres animaux :
Il y a trop longtemps que les foudres jumeaux
Des yeux de ma maîtresse ont mis le mien en poudre.

Je n'ai plus ni tendons, ni artères, ni nerfs,
Les feux trop violents qu'en aimant j'ai soufferts
M'ont tourné tout le corps et toute l'âme en cendre,

Je ne suis plus un homme (ô étrange meschef!)
Mais un fantôme vain qu'on ne saurait plus prendre,
Tant la foudre amoureuse est chute sur mon chef.

LII

Veux-tu savoir, Brués, en quel état je suis?
Je te le veux conter : d'un pauvre misérable
Il n'y a nul malheur, tant soit-il pitoyable,
Que je n'aille passant d'un seul de mes ennuis.

Je tiens tout, je n'ai rien; je veux, et si ne puis.
Je revis, je remeurs, ma plaie est incurable.
Qui veut servir Amour, ce tyran exécrable,
Pour toute récompense il reçoit de tels fruits.

Pleurs, larmes et soupirs accompagnent ma vie
Langueur, douleur, regret, soupçon et jalousie.
Transporté d'un penser qui me vient décevoir,

Je meurs d'impatience : et plus je ne sens vivre
L'espérance en mon cœur, mais le seul désespoir,
Qui me guide à la mort, et je le veux bien suivre.

LIII

Quiconque voudra suivre Amour ainsi que moi,
Celui se délibère en pénible tristesse
Vivre comme je vis : il plût à la déesse
Qui tient Cypre en ses mains d'ordonner telle loi.

Après avoir souffert les maux que je reçoi,
Il mourra de langueur, et sa fière maîtresse,
Le voyant trépassé, sautera de liesse
Sur le tombeau du mort, se moquant de sa foi.

Allez donc, Amoureux, faire service aux dames !
Offrez-leur pour présent et vos corps et vos âmes
Et vous en recevrez un salaire bien doux !

Je crois que Dieu les fit à fin de nuire à l'homme ;
Il les fit, Pardaillan, pour notre malheur, comme
Les tigres, les lions, les serpents et les loups.

LIV

J'avais cent fois juré de jamais ne revoir
(O serment d'amoureux!) l'angélique visage
Qui depuis quinze mois en pénible servage
Emprisonne mon cœur, que je ne puis ravoir.

J'en avais fait serment; mais je n'ai le pouvoir
D'être seigneur de moi, car mon traître courage,
Violenté d'amour et conduit par usage,
Y reconduit mes pieds, abusé d'un espoir.

Le Destin, Pardaillan, est une forte chose :
L'homme, animal prudent, ses affaires dispose,
Mais le Ciel fait tourner ses desseins au rebours.

Je sais bien que je fais ce que je ne dois faire,
Je sais bien que je suis de trop folles amours;
Mais quoi! puisque le Ciel délibère au contraire.

LV

A REMY BELLEAU

Ne me suis point, Belleau, allant à la maison
De celle qui me tient en douleur non pareille;
Ignores-tu les vers chantés par la corneille
A Mopse, qui suivait la trace de Jason?

« Prophète, dit l'oiseau, tu n'as point de raison
De suivre cet amant qui tout seul s'appareille
D'aller voir ses amours; peu sage est qui conseille
Et qui suit un amant quand il n'en est saison. »

Pour ton profit, Belleau, que ton regard ne voie
Celle qui par les yeux la plaie au cœur m'envoie,
De peur qu'il ne reçoive un mal au mien pareil.

Il suffit que sans toi, je sois seul misérable;
Reste sain, je te pri', pour être secourable
A ma douleur extrême et m'y donner conseil.

CHANSON

Comme la cire peu à peu,
Quand près de la flamme on l'approche,
Se fond à la chaleur du feu,
Ou comme au faîte d'une roche
La neige encore non foulée
Au soleil se perd écoulée;

Quand tu tournes tes yeux ardents
Sur moi d'une œillade subtile,
Je sens tout mon cœur au dedans
Qui se consomme et se distille,
Et ma pauvre âme n'a partie
Qui ne soit en feu convertie.

Comme une rose qu'un amant
Cache au sein de quelque pucelle
Qu'elle enferme bien chèrement
Près de son tétin qui pommèle,

Puis choit fanée sur la place
Au soir quand elle se délace,

Et comme un lis par trop lavé
De quelque pluie printanière
Penche à bas son chef aggravé
Dessus la terre nourricière,
Sans que jamais il se relève,
Tant l'humeur pesante le grève;

Ainsi ma tête à mes genoux
Me tombe, et mes genoux à terre;
Sur moi ne bat veine ni pouls,
Tant la douleur le cœur me serre;
Je ne puis parler, et mon âme
Engourdie en mon corps se pâme.

Lors ainsi pâmé je mourrais
Si d'un seul baiser de la bouche
Mon âme tu ne secourais
Et mon corps, froid comme une souche,
Me resoufflant en chaque veine
La vie par ta douce haleine,

Mais c'est pour être tourmenté
De plus longue peine ordinaire
Comme le cœur de Prométhée,
Qui se renaît à sa misère,
Éternel repas misérable
De son vautour insatiable

LVI

Si j'avais un haineux qui me voulut la mort,
Pour me venger de lui je ne voudrais lui faire
Que regarder les yeux de ma douce contraire,
Qui, si fiers contre moi, me font si doux effort.

Cette punition, tant son regard est fort,
Lui serait une horreur, et se voudrait défaire;
Ni le même plaisir ne lui saurait lui plaire,
Seulement au trépas serait son réconfort.

Le regard monstrueux de la Méduse antique
Au prix du sien n'est rien que fable poétique :
Méduse seulement tournait l'homme en rocher,

Mais celle-ci en-roche, en-eau, en-glace, en-foue,
Ceux qui de ses regards osent bien approcher,
Et si en les tuant la mignonne se joue.

LVII

J'aurai toujours en l'âme attachés les rameaux
Du lierre où ma dame osa premier écrire
L'amour qu'elle n'osait de sa bouche me dire,
Pour crainte d'un seigneur, la cause de mes maux.

Sur toi jamais hiboux, orfraies ni corbeaux
Ne se viennent brancher; jamais ne puisse nuire
Le fer à tes rameaux, et à toi soit l'empire,
O lierre amoureux, de tous les arbrisseaux.

Non pour autre raison le grand fils de Sémèle
Environne de toi sa perruque immortelle
Que pour récompenser le bien que tu lui fis,

Quand pleine de sanglots Ariadne laissée
Comme sur un papier lui traça ses ennuis,
Écrivant dessus toi s'amour et sa pensée.

MADRIGAL

Amour voulut le corps de cette mouche prendre
Qui fait courir les bœufs en été par les bois;
Puis il choisit un trait sur tous ceux du carquois,
Qui piquant sait le mieux dedans les cœurs descendre.

Il éloigna ses mains et fit son arc étendre
En croissant qui se courbe aux premiers jours du mois,
Puis me lâcha le trait, contre qui le harnois
D'Achille ni d'Hector ne se pourrait défendre.

Après qu'il m'eût blessé, en riant s'envola,
Et par l'air mon esprit avec lui s'en alla;
Mais toutefois au cœur me demeura la plaie,

Laquelle pour néant cent fois le jour j'essaie
De la vouloir guérir; mais tel est son effort
Que je vois bien qu'il faut que malgré moi je l'aie,
Et que pour la guérir le remède est la mort.

CHANSON

Voulant, ô ma douce moitié,
T'assurer que mon amitié
Jamais ne se verra faillie,
Je te fis, pour t'assurer mieux,
Un serment juré par mes yeux,
Et par mon cœur, et ma vie.

— Tu jures ce qui n'est à toi;
Ton cœur et tes yeux sont à moi
D'une promesse irrévocable,
Ce me dis-tu. — Las! pour le moins
Reçois mes larmes pour témoins
Que ma parole est véritable!

Alors, belle, tu me baisas,
Et doucement désattisas
Le feu qui brûle mon courage;
Puis tu fis signe de ton œil
Que tu recevais bien mon deuil
Et mes larmes pour témoignage.

LVIII

A JACQUES GRÉVIN

A Phébus, mon Grévin, tu es du tout semblable
De face et de cheveux, et d'art et de savoir.
A tous deux dans le cœur Amour a fait avoir
Pour une belle dame une plaie incurable.

Ni herbe ni onguent ne t'est point secourable,
Car rien ne peut forcer de Vénus le pouvoir;
Seulement tu peux bien par tes vers recevoir
A ta plaie amoureuse un secours allégeable.

En chantant, mon Grévin, on charme le souci;
Le cyclope etnéan se guérissait ainsi,
Chantant sur son flageol sa belle Galatée.

La peine découverte adoucit notre ardeur;
Ainsi moindre devient la plaisante langueur
Qui vient de trop aimer, quand elle est bien chantée.

LIX

Marie, tout ainsi que vous m'avez tourné
Ma raison, qui de libre est maintenant servile,
Ainsi m'avez tourné mon grave premier style,
Qui pour chanter si bas n'était point ordonné.

Au moins si vous m'aviez pour ma perte donné
Congé de manier votre cuisse gentile,
Ou bien si vous étiez à mes désirs facile,
Je n'eusse regretté mon style abandonné.

Las! ce qui plus me deult, c'est que vous n'êtes pas
Contente de me voir ainsi parler si bas,
Qui soulait m'élever d'une muse hautaine;

Mais, me rendant à vous, vous me manquez de foi,
Et si me traitez mal, et, sans m'ôter de peine,
Toujours vous me liez et triomphez de moi.

CHANSON

Si je t'assauls, Amour, dieu qui m'es trop connu,
En vain je te ferai dans ton camp des alarmes :
Tu es un vieux routier, et bien appris aux armes,
Et moi jeune guerrier, malappris et tout nu.

Si je fuis devant toi, je ne saurais aller
En lieu que je ne sois devancé de ton aile ;
Si je veux me cacher, l'amoureuse étincelle
Qui reluit en mon cœur me viendra déceler.

Si je veux m'embarquer, tu es fils de la mer ;
Si je m'enlève au ciel, ton pouvoir y commande ;
Si je tombe aux enfers, ta puissance y est grande ;
Ainsi, maître de tout, force m'est de t'aimer.

Or je t'aimerai donc, bien qu'envis de mon cœur,
Si c'est quelque amitié que d'aimer par contrainte,
Toutefois comme on dit, on voit souvent la crainte
S'accompagner d'amour, et l'amour de la peur.

CHANSON

Je suis un demi-dieu quand, assis vis-à-vis
De toi, mon cher souci, j'écoute les devis,
Devis entre-rompus d'un gracieux sourire,
Souris qui me retient le cœur emprisonné :
Car, en voyant tes yeux, je me pâme étonné,
Et de mes pauvres flancs un seul vent je ne tire.

Ma langue s'engourdit, un petit feu me court
Frétillant sous la peau; je suis muet et sourd,
Et une obscure nuit dessus mes yeux demeure;
Mon sang devient glacé, l'esprit fuit de mon corps,
Je tremble tout de crainte, et peu s'en faut alors
Qu'à tes pieds étendu sans âme je ne meure.

LX

J'ai l'âme pour un lit de regrets si touchée
Que nul homme jamais ne fera que j'approuche
De la chambre amoureuse, encore moins de la couche
Où je vis ma maîtresse au mois de mai couchée.

Un somme languissant la tenait mi-penchée
Dessus le coude droit fermant sa belle bouche,
Et ses yeux, dans lesquels l'archer Amour se couche,
Ayant toujours la flèche à la corde encochée.

Sa tête en ce beau mois sans plus était couverte
D'un riche escofion ouvré de soie verte,
Où les Grâces venaient à l'envie se nicher

Et dedans ses cheveux choisissaient leur demeure.
J'en ai tel souvenir que je voudrais qu'à l'heure,
Mon cœur, pour n'y penser, fût devenu rocher.

LXI

Caliste, pour aimer je crois que je me meurs;
Je sens de trop aimer la fièvre continue,
Qui de froid, qui de chaud, jamais ne diminue,
Ainçois de pis en pis rengrège mes douleurs.

Plus je veux refroidir mes bouillantes chaleurs,
Plus Amour les rallume, et plus je m'évertue
De réchauffer mon froid, plus la froideur me tue,
Pour languir au milieu de deux divers malheurs.

Un ardent appétit de jouir de l'aimée
Tient tellement mon âme en pensers allumée,
Et ces pensers fièvreux me font rêver si fort,

Que diète, ni jus, ni sections de veine,
Ne me sauraient guérir, car de la seule mort
Dépend, et non d'ailleurs, le secours de ma peine.

LXII

Que dis-tu, que fais-tu, pensive Tourterelle,
Dessus cet arbre sec? — T. Las! passant, je lamente.
R. Pourquoi lamentes-tu? — T. Pour ma compagne
[absente,
Plus chère que ma vie. — R. En quelle part est-elle?

— T. Un cruel oiseleur, par glueuse cautèle,
L'a prise et l'a tuée, et nuit et jour je chante
Son trépas dans ce bois, nommant la Mort méchante
Qu'elle ne m'a tuée avecque ma fidèle.

— R. Voudrais-tu bien mourir et suivre ta compaigne?
— T. Aussi bien je languis en ce bois ténébreux,
Où toujours le regret de sa mort m'accompaigne.

— R. O gentils oiselets, que vous êtes heureux!
Nature d'elle-même à l'amour vous enseigne,
Qui mourez et vivez fidèles amoureux.

CHANSON

Harsoir, Marie, en prenant malgré toi
Un doux baiser, accoudé sur ta couche,
Sans y penser, je laissai dans ta bouche
L'âme en baisant qui s'enfuit de moi.

Comme j'étais sur le point de mourir,
Et que mon âme, amusée à te suivre,
Ne revenait mon corps faire revivre,
Je t'envoyai mon cœur pour la quérir.

Mais mon cœur pris de ton œil blandissant
Aima trop mieux être chez toi, Madame,
Que retourner, et non plus qu'à mon âme
Ne lui chalut de mon corps périssant.

Lors, si je n'eusse en te baisant ravi
De ton haleine une chaleur ardente,
Qui depuis seule (en lieu de l'âme absente
Et de mon cœur) de vie m'a servi,

Voulant hier mon tourment apaiser,
Par qui sans âme et sans cœur je demeure,
Je fusse mort entre tes bras à l'heure
Que malgré toi je te pris un baiser.

LXIII

Bien que ton œil me fasse une dure escarmouche,
Moi, vaincu sans revanche et lui toujours vainqueur;
Bien que depuis trois ans sa cruelle rigueur
Me tienne prisonnier de ta beauté farouche;

Bien que son trait meurtrier jusqu'à l'âme me touche,
Si ne veux-je échapper de si douce langueur
Ni vivre sans avoir ton image en mon cœur,
Tes mains dedans ma plaie et ton nom en ma bouche.

Ce m'est extrême honneur de trépasser pour toi,
Qui passes de beauté la beauté la plus belle :
Un soldat, pour garder son enseigne et sa foi

Meurt bien sur le rempart d'une forte Rochelle :
Je mourrai bienheureux s'il te souvient de moi.
La mort n'est pas grand mal; c'est chose naturelle.

LXIV

Amour, voyant du ciel un pêcheur sur la mer,
Cala son aile bas sur le bord du navire,
Puis il dit au pêcheur : Je te pri' que je tire
Ton rets, qu'au fond de l'eau le plomb fait abîmer.

Un dauphin qui savait le feu qui vient d'aimer,
Voyant Amour sur l'eau, à Téthys le va dire :
« Téthys, si quelque soin vous tient de notre empire,
Secourez-le, ou bientôt il s'en va consumer. »

Téthys laissa de peur sa caverne profonde,
Haussa le chef sur l'eau et vit Amour sur l'onde ;
Puis elle s'écria : Las ! Amour, mon neveu,

Ne brûlez de vos feux mes ondes, je vous prie.
Ma tante, dit Amour, n'ayez peur de mon feu,
Je le perdis hier dans les yeux de Marie.

CHANSON

Quand j'étais libre, ains que l'amour cruelle
Ne fut éprise encore en ma moelle,
Je vivais bienheureux;
Comme à l'envi, les plus accortes filles
Se travaillaient, par leurs flammes gentilles,
De me rendre amoureux!

Mais, tout ainsi qu'un beau poulain farouche,
Qui n'a mâché le frein dedans la bouche,
Va seulet écarté,
N'ayant souci sinon d'un pied superbe
A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe,
Vivant en liberté;

Ores il court le long d'un beau rivage,
Ores il erre en quelque bois sauvage
Fuyant de saut en saut;
De toutes parts les poutres hennissantes
Lui font l'amour, pour néant blandissantes,
A lui, qui ne s'en chaut;

Ainsi j'allais dédaignant les pucelles
Qu'on estimait en beauté les plus belles,
Sans répondre à leur veuil;
Lors je vivais amoureux de moi-même,
Content et gai, sans porter couleur blême,
Ni les larmes à l'œil.

J'avais écrite au plus haut de la face,
Avec l'honneur, une agréable audace
Pleine d'un franc désir;
Avec le pied marchait ma fantaisie
De çà de là, sans peur ni jalousie,
Seigneur de mon plaisir.

Mais aussitôt que par mauvais désastre
Je vis ton sein blanchissant comme albastre,
Et tes yeux, deux soleils,
Tes beaux cheveux épanchés par ondées,
Et les beaux lys de tes lèvres bordées
De cent œillets vermeils,

Incontinent j'appris que c'est service;
La liberté, de mon âme nourrice,
Fuit ton œil félon

Comme la nue en temps serein poussée
Fuit à grands pas l'haleine courroucée
De l'oursal Aquilon.

Tu mis, cruelle, en signe de conquête,
Comme vainqueur, tes deux pieds sur ma tête,
Et du front m'as ôté
L'honneur, la honte et l'audace première,
Accouardant mon âme prisonnière,
Serve à ta volonté.

Vengeant d'un coup mille fautes commises
Et les beautés qu'à grand tort j'avais mises
Par-avant à mépris,
Qui me priaient, en lieu que je te prie.
Mais d'autant plus que merci je te crie,
Tu es sourde à mes cris,

Et ne réponds non plus que la fontaine
Qui de Narcis mira la forme vaine,
Vengeant dessus son bord
Mille beautés des nymphes amoureuses
Que cet enfant, par mines dédaigneuses,
Avait mises à mort.

LXV

Je mourrais de plaisir voyant par ces bocages
Les arbres enlacés de lierres épars,
Et la verte lambrunche errante en mille parts,
Sur l'aubépin fleuri, près des roses sauvages.

Je mourrais de plaisir oyant les doux ramages
Des huppes, des coqus et des ramiers rouhars,
Dessus un arbre vert bec en bec frétillards,
Et des tourtres au bois voyant les mariages.

Je mourrais de plaisir voyant en ces beaux mois
Débusquer un matin le chevreuil hors du bois
Et voyant frétiller dans le ciel l'alouette;

Je mourrais de plaisir, où je meurs de souci,
Ne voyant point les yeux d'une que je souhaite
Seule une heure en mes bras en ce bocage ici.

CHANSON

Qui veut savoir Amour et sa nature,
Son arc, ses feux, ses traits et sa pointure,
Quel est son être et que c'est qu'il désire,
Lise ces vers, je m'en vais le décrire.

C'est un plaisir tout rempli de tristesse,
C'est un tourment tout confit de liesse,
Un désespoir où toujours on espère,
Un espérer où l'on se désespère.

C'est un regret de jeunesse perdue,
C'est dedans l'air une poudre épandue,
C'est peindre en l'eau, et c'est vouloir encore
Tenir le vent et dénoircir un More.

C'est une foi pleine de tromperie,
Où plus est sûr celui qui moins s'y fie;
C'est un marché qu'une fraude accompagne,
Où plus y perd celui qui plus y gagne.

C'est un feint ris, c'est une douleur vraie,
C'est sans se plaindre avoir au cœur la plaie,
C'est devenir valet en lieu de maître,
C'est mille fois le jour mourir et naître.

C'est un fermer à ses amis la porte
De la raison, qui languit presque morte,
Pour en bailler la clef à l'ennemie,
Qui la reçoit sous ombre d'être amie.

C'est mille maux pour une seule œillade,
C'est être sain et feindre le malade,
C'est en mentant se parjurer et faire
Profession de flatter et déplaire.

C'est un grand feu couvert d'un peu de glace,
C'est un beau jeu tout rempli de fallace,
C'est un dépit, une guerre, une trêve,
Un long penser, une parole brève.

C'est par dehors dissimuler sa joie,
Célant un cœur au dedans qui larmoie;
C'est un malheur si plaisant qu'on désire
Toujours languir en un si beau martyre.

C'est une paix qui n'a point de durée,
C'est une guerre au combat assurée,
Où le vaincu reçoit toute la gloire,
Et le vainqueur ne gagne la victoire.

C'est une erreur de jeunesse, qui prise
Une prison trop plus que sa franchise;
C'est un penser qui jamais ne repose
Et pour sujet n'a jamais qu'une chose.

Et bref, Magny, c'est une jalousie,
C'est une fièvre en une frénésie.
Quel plus grand mal au monde pourrait être
Que recevoir une femme pour maître?

Doncque, afin que ton cœur ne se mette
Sous les liens d'une loi si sujette,
Si tu m'en crois, prends-y devant bien garde :
Le repentir est une chose tarde.

AMOURETTE

Or' que l'hiver raidit la glace épaisse,
Réchauffons-nous, ma gentille maîtresse,
Non accroupis près le foyer cendreux,
Mais au plaisir des combats amoureux.

Assisons-nous sur cette molle couche,
Sus, baisez-moi de votre belle bouche,
Pressez mon col de vos bras dépliés,
Et maintenant votre mère oubliez.

Que de la dent votre tétin je morde,
Que vos cheveux fil à fil je détorde;
Il ne faut point en si folâtres jeux
Comme au dimanche arranger ses cheveux.

Approchez-vous, tendez-moi votre oreille :
Ha! vous avez la couleur plus vermeille
Que par avant; avez-vous point ouï
Quelque doux mot qui vous ait réjoui?

Je vous disais que la main j'allais mettre
Sur vos genoux; le voulez-vous permettre?
Vous rougissez, maîtresse; je vois bien
A votre front que je vous fais grand bien.

Quoi! vous faut-il connaître à votre mine?
Je jure Amour que vous êtes si fine,
Que, pour mourir, de bouche ne diriez
Qu'on vous le fit, bien que le désiriez :
Car toute fille, encor' qu'elle ait envie
Du jeu d'aimer, désire être ravie.
Témoin en est Hélène, qui suivit
D'un franc vouloir Pâris, qui la ravit.

Or je vais donc user d'une main forte
Pour vous avoir. Ha! vous faites la morte!
Sus, endurez ce doux je ne sais quoi!
Car autrement vous moqueriez de moi
En votre lit quand vous seriez seulette.
Or sus, c'est fait, ma gentille brunette;
Recommençons, afin que nos beaux ans
Soient réchauffés en combats si plaisants.

LA QUENOUILLE

Quenouille, de Pallas la compagne et l'amie,
Cher présent que je porte à ma chère Marie,
Afin de soulager l'ennui qu'elle a de moi,
Disant quelque chanson en filant dessus toi,
Faisant pirouetter, à son huis amusée,
Tout le jour son rouet et sa grosse fusée.

Quenouille, je te mène où je suis arrêté;
Je voudrais racheter par toi ma liberté.
Tu ne viendras ès mains d'une pucelle oisive,
Qui ne fait qu'attifer sa perruque lascive,
Et qui perd tout le jour à mirer et farder
Sa face, à cette fin qu'on l'aille regarder;
Mais bien entre les mains d'une dispote fille
Qui dévide, qui coud, qui ménage et qui file
Avecque ses deux sœurs pour tromper ses ennuis,
L'hiver devant le feu, l'été devant son huis.

Aussi je ne voudrais que toi, quenouille gente,
Qui es de Vendômois (où le peuple se vante

D'être bon ménager), allasses en Anjou
Pour demeurer oisive et te rouiller au clou.
Je te puis assurer que sa main délicate
Filera dougément quelque drap d'écarlate,
Qui si fin et si souef en sa laine sera
Que pour un jour de fête un roi le vêtira.

Suis-moi donc, tu seras la plus que bienvenue,
Quenouille, des deux bouts et grêlette et menue,
Un peu grosse au milieu où la filasse tient,
Etreinte d'un ruban qui de Montoire vient,
Aime-laine, aime-fil, aime-étaim, maisonnière,
Longue, palladienne, enflée, chansonnière;
Suis-moi, laisse Cousture, et allons à Bourgueil,
Où, quenouille, on te doit recevoir d'un bon œil,
Car le petit présent qu'un loyal ami donne
Passe des puissants rois le sceptre et la couronne.

CHANSON

Quand ce beau printemps je vois,
J'aperçois
Rajeunir la terre et l'onde,
Et me semble que le jour
Et l'Amour
Comme enfants naissent au monde.

Le jour, qui plus beau se fait,
Nous refait
Plus belle et verte la terre ;
Et Amour, armé de traits
Et d'attraits,
En nos cœurs nous fait la guerre.

Il répand de toutes parts
Feu et dards,
Et dompte sous sa puissance

Hommes, bêtes et oiseaux,
Et les eaux
Lui rendent obéissance.

Vénus, avec son enfant
Triomphant,
Au haut de sa coche assise,
Laisse ses cygnes voler
Parmi l'air
Pour aller voir son Anchise.

Quelque part que ses beaux yeux
Par les cieux
Tournent leurs lumières belles,
L'air, qui se montre serein,
Est tout plein
D'amoureuses étincelles.

Puis, en descendant à bas,
Sous ses pas
Croissent mille fleurs écloses;
Les beaux lys et les œillets
Vermeillets
Rougissent entre les roses.

Je sens en ce mois si beau
Le flambeau
D'Amour qui m'échauffe l'âme,
Y voyant de tous côtés
Les beautés
Qu'il emprunte de ma dame.

Quand je vois tant de couleurs
Et de fleurs
Qui émaillent un rivage,
Je pense voir le beau teint
Qui est peint
Si vermeil en son visage.

Quand je vois les grands rameaux
Des ormeaux
Qui sont lacés de lierre,
Je pense être pris ès lacs
De ses bras,
Et que mon col elle serre.

Quand j'entends la douce voix
Par les bois
Du gai rossignol qui chante,

D'elle je pense jouir
Et ouir
Sa douce voix qui m'enchante.

Quand Zéphyre mène un bruit
Qui se suit
Au travers d'une ramée,
Des propos il me souvient
Que me tient
Seule à seul ma bienaimée.

Quand je vois en quelque endroit
Un pin droit
Ou quelque arbre qui s'élève,
Je me laisse décevoir,
Pensant voir
Sa belle taille et sa grève.

Quand je vois dans un jardin
Au matin
S'éclore une fleur nouvelle,
J'accompare le bouton
Au téton
De son beau sein qui pommèle.

Quand le soleil tout riant
D'Orient
Nous montre sa blonde tresse,
Il me semble que je voi
Devant moi
Lever ma belle maîtresse.

Quand je sens, parmi les prés
Diaprés,
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors je fais croire à mes sens
Que je sens
La douceur de son haleine.

Bref, je fais comparaison
Par raison
Du Printemps et de m'amie :
Il donne aux fleurs la vigueur,
Et mon cœur
D'elle prend vigueur et vie.

Je voudrais au bruit de l'eau
D'un ruisseau
Déplier ses tresses blondes,

Frisant en autant de nœuds
Ses cheveux
Que je verrais friser d'ondes.

Je voudrais, pour la tenir,
Devenir
Dieu de ces forêts désertes,
La baisant autant de fois
Qu'en un bois
Il y a de feuilles vertes.

Ha! maîtresse, mon souci,
Viens ici
Viens contempler la verdure!
Les fleurs de mon amitié
Ont pitié,
Et seule tu n'en as cure.

Au moins lève un peu tes yeux
Gracieux,
Et vois ces deux colombelles
Qui font naturellement,
Doucement,
L'amour du bec et des ailes!

Et nous, sous ombre d'honneur,
Le bonheur
Trahissons par une crainte;
Les oiseaux sont plus heureux,
Amoureux
Qui font l'amour sans contrainte.

Toutefois ne perdons pas
Nos ébats
Pour ces lois tant rigoureuses;
Mais, si tu m'en crois, vivons
Et suivons
Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon émoi,
Baise-moi,
Rebaise-moi, ma déesse;
Ne laissons passer en vain
Si soudain
Les ans de notre jeunesse.

LE CHANT DES SIRÈNES

Fameux Ulysse, honneur de tous les Grecs,
De notre bord approche toi plus près;
Ne cingle point sans prêter les oreilles
A nos chansons, et tu orras merveilles.

Nul étranger de passer a souci
Par cette mer sans aborder ici,
Et sans contraindre un petit son voyage,
Pour prendre port à notre beau rivage;
Puis tout joyeux les ondes va tranchant,
Ravi d'esprit, tant doux est notre chant,
Ayant appris de nous cent mille choses
Que nous portons en l'estomac encloses.
Nous savons bien tout cela qui s'est fait
Quand Ilion par les Grecs fut défait;
Nous n'ignorons une si longue guerre,
Ni tout cela qui se fait sur la terre.
Doncque retiens ton voyage entrepris :
Tu apprendras, tant sois-tu bien appris.

Ainsi disait le chant de la sirène
Pour arrêter Ulysse sur l'arène,
Qui, garroté au mât, ne voulut pas
Se laisser prendre à si friands appas ;
Mais, en fuyant la voix voluptueuse,
Hâta son cours sur l'onde tortueuse,
Sans par l'oreille humer cette poison
Qui des plus grands offense la raison.

Ainsi, Jamin, pour sauver ta jeunesse,
Suis le conseil du fin soldat de Grèce ;
N'aborde point au rivage d'Amour
Pour y vieillir sans espoir de retour.
L'amour n'est rien qu'ardente frénésie,
Qui de fumée emplit la fantaisie,
D'erreur, de vent et d'un songe importun :
Car le songer et l'amour, ce n'est qu'un.

CHANSON (1567)

Douce maîtresse, touche,
Pour soulager mon mal,
Mes lèvres de ta bouche
Plus rouge que coral;
Que mon col soit pressé
De ton bras enlacé.

Puis, face dessus face,
Regarde-moi les yeux,
Afin que ton trait passe
En mon cœur soucieux,
Cœur qui ne vit sinon
D'amour et de ton nom.

Je l'ai vu fier et brave,
Avant que ta beauté
Pour être son esclave
Doucement l'eût dompté;
Mais son mal lui plaît bien,
Pourvu qu'il meure tien.

Belle par qui je donne
A mes yeux tant d'émoi,
Baise-moi, ma mignonne,
Cent fois rebaise-moi.
Et quoi! faut-il en vain
Languir dessus ton sein?

Maîtresse, je n'ai garde
De vouloir t'éveiller,
Heureux quand je regarde
Tes beaux yeux sommeiller,
Heureux quand je les voi
Endormis dessous moi.

Veux-tu que je les baise
Afin de les ouvrir?
Ha! tu fais la mauvaise
Pour me faire mourir.
Je meurs entre tes bras,
Et si ne t'en chaut pas!

Ha! ma chère ennemie,
Si tu veux m'apaiser,
Redonne-moi la vie

Par l'esprit d'un baiser.
Ha! je sens la douceur
Couler jusques au cœur.

C'est une douce rage
Qui nous point doucement
Quand d'un même courage
On s'aime incessamment.
Heureux sera le jour
Que je mourrai d'amour.

LXVI (1572)

En vain pour vous ce bouquet je compose,
En vain pour vous, ma déesse, il est fait :
Car vous serez le bouquet du bouquet,
La fleur des fleurs, la rose de la rose.

Vous et les fleurs différez d'une chose,
C'est que l'hiver les fleurettes défait;
Votre printemps, en ses grâces parfait,
Ne craint des ans nulle métamorphose.

Heureux bouquet, n'entre point au séjour
De ce beau sein, ce beau logis d'Amour;
Ne touche point cette pomme jumelle :

Ton lustre gai se fanerait d'émoi;
Tu es, bouquet, digne de vivre, et moi
De mourir près des beautés de la belle.

ÉLÉGIE A MARIE

Afin que notre siècle et le siècle à venir
De nos jeunes amours se puisse souvenir,
Et que votre beauté que j'ai longtemps aimée,
Ne se perde au tombeau, par les ans consumée,
Sans laisser quelque marque après elle de soi,
Je vous consacre ici le plus gaillard de moi,
L'esprit de mon esprit, qui vous fera revivre
Ou longtemps, ou jamais, par l'âge de ce livre.

Ceux qui liront les vers que j'ai chantés pour vous
D'un style qui varie entre l'aigre et le doux,
Selon les passions que vous m'avez données,
Vous tiendront pour déesse; et tant plus les années
En volant s'enfuiront, et plus votre beauté
Contre l'âge croîtra, vieille en sa nouveauté.

O ma belle Angevine! ô ma douce Marie!
Mon œil, mon cœur, mon sang, mon esprit et ma vie,
Dont la vertu me montre un droit chemin aux cieux!

Je reçois tant de bien quand je baise vos yeux,
Quand je languis dessus et quand je les regarde,
Que, sans une frayeur qui la main me retarde,
Je me serais occis de deuil que je ne peux
Vous montrer par effet le bien que je vous veux.

Or cela que je puis, pour vous je le veux faire :
Je veux, en vous chantant, vos louanges parfaire,
Et ne sentir jamais mon labeur engourdi
Que tout l'ouvrage entier pour vous ne soit ourdi.

Si j'étais un grand roi, pour éternel exemple
De fidèle amitié, je bâtirais un temple
Dessus le bord de Loire, et ce temple aurait nom
Le temple de Ronsard et de sa Marion.
De marbre parien serait votre effigie,
Votre robe serait à plein fond élargie
De plis recamés d'or, et vos cheveux tressés
Seraient de filets d'or par ondes enlacés.
D'un crêpe cannelé serait la couverture
De votre chef divin, et la rare ouverture
D'un rets de soie et d'or, fait de l'ouvrière main
D'Arachne ou de Pallas couvrirait votre sein;

Votre bouche serait de roses toute pleine,
Répandant par le temple une amoureuse haleine;
Vous auriez d'une Hébé le maintien gracieux,
Et un essaim d'Amours sortirait de vos yeux;
Vous tiendriez le haut bout de ce temple honorable,
Droite sur le sommet d'un pilier vénérable.

Et moi, d'autre côté, assis au même lieu,
Je serais remarquable en la forme d'un dieu;
J'aurais, en me courbant, dedans la main senestre
Un arc demi-voûté, tel que l'on voit renaître
Aux premiers jours du mois le repli d'un croissant,
Et j'aurais sur la corde un beau trait menaçant,
Non le serpent Python, mais ce sot de jeune homme
Qui maintenant sa vie et son âme vous nomme,
Et qui seul, me fraudant, est roi de votre cœur,
Qu'en fin en votre amour vous trouverez moqueur.
Quiconque soit celui, qu'en vivant il languisse,
Et de chacun haï, lui-même se haïsse;
Qu'il se ronge le cœur, et voie ses desseins
Toujours lui échapper comme vent de ses mains,
Soupçonneux et rêveur, arrogant, solitaire.
Et lui-même se puisse à lui-même déplaire.

J'aurais dessus le chef un rameau de laurier,
J'aurais dessus le flanc un beau poignard guerrier;
La lame serait d'or, et la belle poignée
Ressemblerait à l'or de ta tresse peignée;
J'aurais un sistre d'or, et j'aurais tout auprès
Un carquois tout chargé de flammes et de traits.

Ce temple, fréquenté de fêtes solennelles,
Passerait en honneur celui des immortelles,
Et par vœux nous serions invoqués tous les jours
Comme les nouveaux dieux des fidèles amours,
D'âge en âge suivant, au retour de l'année,
Nous aurions près le temple une fête ordonnée,
Non pour faire courir, comme les anciens,
Des chariots couplés aux jeux olympiens,
Pour sauter, pour lutter, ou de jambe venteuse
Franchir en haletant la carrière poudreuse;
Mais tous les jouvenceaux des pays d'alentour,
Touchés au fond du cœur de la flèche d'Amour,
Ayant d'un gentil feu les âmes allumées,
S'assembleraient au temple avecque leurs aimées;
Et là celui qui mieux sa lèvre poserait
Sur la lèvre amoureuse, et qui mieux baiserait,

Ou soit d'un baiser sec ou d'un baiser humide,
D'un baiser court ou long, ou d'un baiser qui guide
L'âme dessus la bouche, et laisse trépasser
Le baiseur, qui ne vit sinon que du penser,
Ou d'un baiser donné comme les colombelles,
Lorsqu'elles font l'amour et du bec et des ailes;
Celui qui mieux serait en tels baisers appris
Sur tous les jouvenceaux emporterait le prix,
Serait dit le vainqueur des baisers de Cythère,
Et tout chargé de fleurs s'en irait à sa mère.
Aux pieds de mon autel, en ce temple nouveau,
Luirait le feu veillant d'un éternel flambeau,
Et seraient ces combats nommés, après ma vie,
Les jeux que fit Ronsard pour sa belle Marie.

O ma belle maîtresse! hé! que je voudrais bien
Qu'Amour nous eût conjoints d'un semblable lien,
Et qu'après nos trépas, dans nos fosses ombreuses,
Nous fussions la chanson des bouches amoureuses;
Que ceux de Vendômois dissent tous d'un accord,
Visitant le tombeau sous qui je serais mort :
« Notre Ronsard, quittant son Loir et sa Gâtine,
A Bourgueil fut épris d'une belle Angevine »,

Et que ceux-là d'Anjou dissent tous d'une voix :
« Notre belle Marie aimait un Vendômois,
Tous les deux n'étaient qu'un, et l'amour mutuelle,
Qu'on ne voit plus ici, leur fut perpétuelle.
Siècle vraiment heureux, siècle d'or estimé,
Où toujours l'amoureux se voyait contre-aimé. »

Puisse arriver, après l'espace d'un long âge
Qu'un esprit vienne à bas, sous l'amoureux ombrage
Des myrtes, me conter que les âges n'ont pu
Effacer la clarté qui luit de notre feu,
Mais que de voix en voix, de parole en parole,
Notre gentille amour par la jeunesse vole,
Et qu'on apprend par cœur les vers et les chansons
Que j'ai tissus pour vous en diverses façons,
Et qu'on pense amoureux celui qui remémore
Votre nom et le mien et nos tombes honore!

Or, il en adviendra ce que le ciel voudra;
Si est-ce que ce livre immortel apprendra
Aux hommes et au temps, et à la Renommée,
Que je vous ai six ans plus que mon cœur aimée.

LXVII

Cesse tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné
Du destin que, moi vif, tu reçoives la gloire :
Avant que passé j'aie outre la rive noire,
L'honneur que l'on te doit ne te sera donné.

Quelqu'un, après mil ans, de mes vers étonné
Voudra dedans mon Loir comme en Permesse boire,
Et, voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d'un si petit champ tel poète soit né.

Prends, mon livre, prends cœur : la vertu précieuse
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse.
Après qu'il est absent, chacun le pense un dieu.

La rancœur nuit toujours à ceux qui sont en vie;
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la postérité rend l'honneur sans envie.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DES AMOURS DE MARIE, ANGEVINE

SECONDE PARTIE

SUR LA MORT DE MARIE

SUR LA MORT DE MARIE

Trajicit et fati littora magnus amor.
(PROPERCE)

I

Je songeais, sous l'obscur de la nuit endormie,
Qu'un sépulcre entre-ouvert s'apparaissait à moi ;
La mort gisait dedans toute pâle d'effroi ;
Dessus était écrit : Le Tombeau de Marie.

Épouvanté du songe, en sursaut je m'écrie :
Amour est donc sujet à notre humaine loi ?
Il a perdu son règne et le meilleur de soi,
Puisque par une mort sa puissance est périe.

Je n'avais achevé qu'au point du jour voici
Un passant à ma porte, adeulé de souci,
Qui de la triste mort m'annonça la nouvelle.

Prends courage, mon âme, il faut suivre sa fin,
Je l'entends dans le ciel comme elle nous appelle :
Mes pieds avec les siens ont fait même chemin.

STANCES

Je lamente sans réconfort,
Me souvenant de cette mort
Qui déroba ma douce vie;
Pensant en ses yeux, qui soulaient
Faire de moi ce qu'ils voulaient,
De vivre je n'ai plus d'envie.

Amour, tu n'as point de pouvoir;
A mon dam tu m'as fait savoir
Que ton arc partout ne commande :
Si tu avais quelque vertu,
La mort ne t'eût pas dévêtu
De ta richesse la plus grande.

Tout seul tu n'as perdu ton bien;
Comme toi, j'ai perdu le mien :
Cette beauté que je désire,
Qui fut mon trésor le plus cher;
Tous deux contre un même rocher
Avons froissé notre navire.

Soupirs, échauffez son tombeau;
Larmes, lavez-le de votre eau;
Ma voix si doucement se plaigne
Qu'à la mort vous fassiez pitié,
Ou qu'elle rende ma moitié,
Ou que ma moitié j'accompaigne.

Fol qui au monde met son cœur,
Fol qui croit en l'espoir moqueur
Et en la beauté tromperesse :
Je me suis tout seul offensé,
Comme celui qui n'eût pensé
Que morte fût une déesse.

Quand son âme au corps s'attachait,
Rien, tant fût dur, ne me fâchait,
Ni destin, ni rude influence;
Menaces, embûches, dangers,
Villes et peuples étrangers,
M'étaient doux pour sa souvenance.

En quelque part que je vivais,
Toujours en mes yeux je l'avais,
Transformé du tout en la belle.

Si bien Amour à coups de trait
Au cœur m'engrava son portrait
Que mon tout n'était sinon qu'elle.

Espérant lui conter un jour
L'impatience de l'amour
Qui m'a fait des peines sans nombre,
La mort soudaine m'a déçu :
Pour le vrai le faux j'ai reçu
Et pour le corps seulement l'ombre.

Ciel, que tu es malicieux !
Qui eût pensé que ces beaux yeux
Qui me faisaient si douce guerre,
Ces mains, cette bouche et ce front,
Qui prirent mon cœur, et qui l'ont,
Ne fussent maintenant que terre ?

Hélas ! où est ce doux parler,
Ce voir, cet ouïr, cet aller,
Ce ris qui me faisait apprendre
Que c'est qu'aimer ? Ha ? doux refus !
Ha ! doux dédains, vous n'êtes plus,
Vous n'êtes plus qu'un peu de cendre !

Hélas! où est cette beauté,
Ce printemps, cette nouveauté
Qui n'aura jamais de seconde?
Du ciel tous les dons elle avait;
Aussi parfaite ne devait
Longtemps demeurer en ce monde.

Je n'ai regret en son trépas,
Comme prêt de suivre ses pas.
Du chef les astres elle touche,
Et je vis! et je n'ai sinon
Pour réconfort que son beau nom,
Qui si doux me sonne en la bouche.

Amour, qui pleures avec moi,
Tu sais que vrai est mon émoi
Et que mes larmes ne sont feintes;
S'il te plaît, renforce ma voix,
Et de pitié rochers et bois
Je ferai rompre sous mes plaintes.

Mon feu s'accroît plus véhément
Quand plus lui manque l'argument
Et la matière de se paître;

Car son œil, qui m'était fatal,
La seule cause de mon mal,
Est terre qui ne peut renaître.

Toutefois en moi je la sens
Encore l'objet de mes sens,
Comme à l'heure qu'elle était vive ;
Ni mort ne me peut retarder,
Ni tombeau ne me peut garder,
Que par penser je ne la suive.

Si je n'eusse eu l'esprit chargé
De vaine erreur, prenant congé
De sa belle et vive figure,
Oyant sa voix, qui sonnait mieux
Que de coutume, et ses beaux yeux,
Qui reluisaient outre mesure,

Et son soupir, qui m'embrasait,
J'eusse bien vu qu'ell' me disait :
Or' soûle-toi de mon visage,
Si jamais tu en eus souci :
Tu ne me verras plus ici,
Je m'en vais faire un long voyage.

J'eusse amassé de ses regards
Un magasin de toutes parts,
Pour nourrir mon âme étonnée
Et paître longtemps ma douleur,
Mais onques mon cruel malheur
Ne sut prévoir ma destinée.

Depuis j'ai vécu de souci
Et de regret qui m'a transi,
Comblé de passions étranges.
Je ne déguise mes ennuis;
Tu vois l'état auquel je suis,
Du ciel, assise entre les anges.

Ha! belle âme, tu es là-haut
Auprès du bien qui point ne faut,
De rien du monde désireuse,
En liberté, moi en prison;
Encore n'est-ce pas raison
Que tu sois seule bienheureuse.

Le sort doit toujours être égal.
Si j'ai pour toi souffert du mal,
Tu me dois part de ta lumière;

Mais, franche du mortel lien,
Tu as seule emporté le bien,
Ne me laissant que la misère.

En ton âge le plus gaillard
Tu as seul laissé ton Ronsard,
Dans le ciel trop tôt retournée,
Perdant beauté, grâce et couleur,
Tout ainsi qu'une belle fleur
Qui ne vit qu'une matinée.

En mourant tu m'as su fermer
Si bien tout argument d'aimer
Et toute nouvelle entreprise
Que rien à mon gré je ne voi,
Et tout cela qui n'est pas toi
Me déplaît et je le méprise.

Si tu veux, Amour, que je sois
Encore un coup dessous tes lois,
M'ordonnant un nouveau service,
Il te faut sous la terre aller
Flatter Pluton et rappeler
En lumière mon Eurydice.

Ou bien va-t'en là-haut crier
A la Nature, et la prier
D'en faire une aussi admirable;
Mais j'ai grand peur qu'elle rompit
Le moule alors qu'elle la fit,
Pour n'en tracer plus de semblable.

Refais-moi voir deux yeux pareils
Aux siens, qui m'étaient deux soleils
Et m'ardaient d'une flamme extrême,
Où tu soulais tendre tes lacs,
Tes hameçons et tes appas,
Où s'engluait la Raison même.

Rends-moi ce voir et cet ouïr,
De ce parler fais-moi jouir,
Si douteux à rendre réponse;
Rends-moi l'objet de mes ennuis;
Si cela faire tu ne puis,
Va-t'en ailleurs, je te renonce.

A la mort j'aurai mon recours :
La mort me sera mon secours,
Comme le but que je désire;

Dessus la mort tu ne peux rien,
Puisqu'elle a dérobé ton bien,
Qui fut l'honneur de ton empire.

Soit que tu vives près de Dieu.
Ou aux Champs Élisés, adieu,
Adieu cent fois, adieu Marie;
Jamais Ronsard ne t'oublira,
Jamais la mort ne déli'ra
Le nœud dont ta beauté me lie.

II

Terre, ouvre-moi ton sein, et me laisse reprendre
Mon trésor, que la Parque a caché dessous toi;
Ou bien, si tu ne peux, ô terre! cache-moi
Sous même sépulture avec sa belle cendre.

Le trait qui la tua devait faire descendre
Mon corps auprès du sien pour finir mon émoi;
Aussi bien, vu le mal qu'en sa mort je reçois,
Je ne saurais plus vivre, et me fâche d'attendre.

Quand ses yeux m'éclairaient et qu'en terre j'avais
Le bonheur de les voir, à l'heure je vivais,
Ayant de leurs rayons mon âme gouvernée.

Maintenant je suis mort : la Mort, qui s'en alla
Loger dedans ses yeux, en partant m'appela,
Et me fit de son soir accomplir ma journée.

III

Alors que plus Amour nourrissait mon ardeur,
M'assurant de jouir de ma longue espérance,
A l'heure que j'avais en lui plus d'assurance,
La Mort a moissonné mon bien en sa verdeur.

J'espérais, par soupirs, par peine et par langueur,
Adoucir son orgueil. Las! je meurs quand j'y pense;
Mais, en lieu d'en jouir, pour toute récompense
Un cercueil tient enclos mon espoir et mon cœur.

Je suis bien malheureux, puisqu'elle, vive et morte,
Ne me donne repos, et que de jour en jour
Je sens par son trépas une douleur plus forte.

Comme elle je devrais reposer à mon tour;
Toutefois je ne vois par quel chemin je sorte,
Tant la mort me rempêtre au labyrinth' d'amour.

IV

Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'Aube de ses pleurs au point du jour l'arrose,

La Grâce dans sa feuille et l'Amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur;
Mais, battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
Languissante, elle meurt, feuille à feuille déclose.

Ainsi, en ta première et jeune nouveauté
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses.

V

Dialogue

LE PASSANT ET LE GÉNIE

LE PASSANT

Vu que ce marbre enserre un corps qui fut plus beau
Que celui de Narcisse ou celui de Clytie,
Je suis émerveillé qu'une fleur n'est sortie,
Comme elle fit d'Ajax, du creux de ce tombeau.

LE GÉNIE

L'ardeur qui reste encore et vit en ce flambeau
Ard la terre d'amour, qui si bien a sentie
La flamme, qu'en brasier elle s'est convertie,
Et, sèche, ne peut rien produire de nouveau.

Mais, si Ronsard voulait sur sa Marie épandre
Des pleurs pour l'arroser, soudain l'humide cendre
Une fleur du sépulcre enfanterait au jour.

LE PASSANT

A la cendre on connaît combien, vive, était forte
La beauté de ce corps, quand, mêmes étant morte
Elle enflamme la terre et la tombe d'amour.

VI

Ha ! Mort en quel état maintenant tu me changes !
Pour enrichir le ciel tu m'as seul appauvri,
Me ravissant les yeux desquels j'étais nourri,
Qui nourrissent là-haut les esprits et les anges.

Entre pleurs et soupirs, entre pensers étranges,
Entre le désespoir tout confus et marri,
Du monde et de moi-même et d'Amour je me ri,
N'ayant autre plaisir qu'à chanter tes louanges.

Hélas ! tu n'es pas morte, hé ! c'est moi qui le suis !
L'homme est bien trépassé qui ne vit que d'ennuis,
Et des maux qui me font une éternelle guerre.

Le partage est mal fait : tu possèdes les cieux,
Et je n'ai, malheureux, pour ma part que la terre,
Les soupirs en la bouche et les larmes aux yeux.

VII

Quand je pense à ce jour où je la vis si belle,
Toute flamber d'amour, d'honneur et de vertu,
Le regret, comme un trait mortellement pointu,
Me traverse le cœur d'une plaie éternelle.

Alors que j'espérais la bonne grâce d'elle,
Amour a mon espoir par la mort combattu,
La mort a son beau corps d'un cercueil revêtu
Dont j'espérais la paix de ma longue querelle.

Amour tu es enfant inconstant et léger;
Monde, tu es trompeur, pipeur et mensonger,
Décevant d'un chacun l'attente et le courage.

Malheureux qui se fie en l'Amour et en toi :
Tous deux comme la mer vous n'avez point de foi :
La mer toujours parjure, Amour toujours volage.

VIII

Homme ne peut mourir par la douleur transi.
Si quelqu'un trépassait d'une extrême tristesse,
Je fusse déjà mort pour suivre ma maîtresse,
Mais en lieu de mourir je vis par le souci.

Le penser, le regret et la mémoire aussi
D'une telle beauté, qui pour les cieux nous laisse,
Me fait vivre croyant qu'elle est ores déesse,
Et que du ciel là-haut elle me voit ici.

Elle se souriant du regret qui m'affole,
En vision la nuit sur mon lit je la vois
Qui mes larmes essuye et ma peine console,

Et semble qu'elle a soin des maux que je reçois.
Dormant ne me déçoit; car je la reconnais
A la main, à la bouche, aux yeux, à la parole.

IX

Deux puissants ennemis me combattaient alors
Que ma dame vivait : l'un, dans le ciel, se serre
De laurier triomphant; l'autre, dessous la terre,
Un soleil d'occident, reluit entre les morts.

C'était la Chasteté, qui rompait les efforts
D'Amour et de son arc, qui tout bon cœur enferre,
Et la douce beauté qui me faisait la guerre,
De l'œil par le dedans, du ris par le dehors.

La Parque maintenant cette guerre a défaite;
La terre aime le corps et de l'âme parfaite
Les anges de là-sus se vantent bienheureux.

Amour d'autre lien ne saurait me reprendre.
Ma flamme est un sépulcre, et mon cœur une cendre,
Et par la mort je suis de la mort amoureux.

ÉLÉGIE

Le jour que la beauté du monde la plus belle
Laissa dans le cercueil sa dépouille mortelle
Pour s'envoler parfaite entre les plus parfaits,
Ce jour Amour perdit ses flammes et ses traits,
Éteignit son flambeau, rompit toutes ses armes,
Les jeta sur la tombe et l'arrosa de larmes;
Nature la pleura, le Ciel en fut fâché,
Et la Parque, d'avoir un si beau fil tranché.

Depuis le jour couchant jusqu'à l'aube vermeille
Phénix en sa beauté, ne trouvait sa pareille,
Tant de grâces au front et d'attraits elle avait,
Ou, si je me trompais, Amour me décevait.
Sitôt que je la vis, sa beauté fut enclose
Si avant en mon cœur, que depuis nulle chose
Je n'ai vu qui m'ait plu, et si fort elle y est
Que toute autre beauté encore me déplaît.

Dans mon cœur elle fut si avant imprimée

Que toujours, en tous lieux, de sa figure aimée
Me suivait le portrait, et telle impression
D'une perpétuelle imagination
M'avait tant dérobé l'esprit et la cervelle
Qu'autre bien je n'avais que de penser en elle,
En sa bouche, en son ris, en sa main, en son œil,
Qu'encor je sens au cœur bien qu'ils soient au cercueil.

J'avais auparavant, vaincu de la jeunesse,
Autres dames aimé (ma faute je confesse),
Mais la plaie n'avait profondément saigné,
Et le cuir seulement n'était qu'égratigné;
Quand Amour, qui les dieux et les hommes menace,
Voyant que son brandon n'échauffait point ma glace,
Comme rusé guerrier, ne me voulant faillir,
La prit pour son escorte et me vint assaillir.

« Encor, ce me dit-il, que de maint beau trophée
D'Horace, de Pindare, Hésiode et d'Orphée,
Et d'Homère, qui eut une si forte voix,
Tu as orné la langue et l'honneur des François,
Vois cette dame ici : ton cœur, tant soit-il brave,
Ira sous son empire et sera son esclave. »

Ainsi dit, et, son arc m'enfonçant de raideur,
Ensemble dame et trait m'envoya dans le cœur.
Lors ma pauvre raison, des rayons éblouie
D'une telle beauté, se perd évanouie,
Laissant le gouvernail au sens et au désir,
Qui depuis ont conduit la barque à leur plaisir.

Raison, pardonne-moi : un plus caut en finesse
S'y fut bien englué, tant une douce presse
De Grâces et d'Amours la suivaient tout ainsi
Que les fleurs le printemps, quand il retourne ici.

De moi par un destin sa beauté fut connue ;
Son divin se vêtait d'une mortelle nue,
Qui méprisait le monde, et personne n'osait
Lui regarder les yeux, tant leur flamme luisait.
Son ris et son regard et sa parole pleine
De merveilles n'étaient d'une nature humaine ;
Son front ni ses cheveux, son aller ni sa main.
C'était une déesse en un habit humain,
Qui visitait la terre, aussitôt enlevée
Au ciel comme elle fut en ce monde arrivée.
Du monde elle partit au mois de son printemps,

Aussi toute excellence ici ne vit longtemps.
Bien qu'elle eût pris naissance en petite bourgade,
Non de riches parents, ni d'honneurs, ni de grade,
Il ne faut la blâmer; la même Déité
Ne dédaigna de naître en très pauvre cité,
Et souvent, sous l'habit d'une simple personne,
Se cache tout le mieux que le Destin nous donne

Vous qui vîtes son corps, l'honorant comme moi,
Vous savez si je mens et si triste je doi
Regretter à bon droit si belle créature,
Le miracle du ciel, le miroir de Nature.

O beaux yeux, qui m'étiez si cruels et si doux,
Je ne puis me lasser de repenser en vous,
Qui fûtes le flambeau de ma lumière unique,
Les vrais outils d'Amour, la forge et la boutique.
Vous m'ôtâtes du cœur tout vulgaire penser,
Et fîtes mon esprit aux astres élancer;
J'appris à votre école à rêver sans mot dire,
A discourir tout seul, à cacher mon martyre,
A ne dormir la nuit, en pleurs me consumer;
Et bref, en vous servant, j'appris que c'est qu'aimer.

Car, depuis le matin que l'aurore s'éveille
Jusqu'au soir que le jour dedans la mer sommeille,
Et durant que la nuit par les pôles tournait,
Toujours pensant en vous, de vous me souvenait.
Vous seule étiez mon bien, ma toute et ma première,
Et le serez toujours, tant la vive lumière
De vos yeux, bien que morts, me poursuit, dont je vois
Toujours le simulacre errer autour de moi.
Puis, Amour, que je sens par mes veines s'épandre,
Passe dessous la terre et rattise la cendre
Qui froide languissait dessous votre tombeau,
Pour rallumer plus vif en mon cœur son flambeau,
Afin que vous soyez ma flamme morte et vive
Et que par le penser en tous lieux je vous suive.

Pourrai-je raconter le mal que je sentis,
Oyant votre trépas? Mon cœur fut converti
En rocher insensible, et mes yeux en fontaines;
Et si bien le regret s'écoula par mes veines
Que, pâmé, je me fis la proie du tourment,
N'ayant que votre nom pour confort seulement.

Bien que je résistasse, il ne fut pas possible

Que mon cœur, de nature à la peine invincible,
Put cacher sa douleur : car, plus il la célait,
Et plus dessus le front son mal étincelait.
Enfin, voyant mon âme extrêmement atteinte,
Je déliai ma bouche et fis telle complainte :

Ah! faux monde trompeur, que tu m'as bien déçu!
Amour, tu es enfant; par toi j'avais reçu
La divine beauté qui surmontait l'envie,
Que malgré toi la mort en ton règne a ravie;
Je déplais à moi-même et veux quitter le jour,
Puisque je vois la Mort triompher de l'Amour
Et lui ravir son mieux, sans faire résistance.
Malheureux qui te croit et qui suit ton enfance!

Et toi, Ciel, qui te dis le père des humains,
Tu ne devais tracer un tel corps de tes mains
Pour sitôt le reprendre, et toi, mère Nature,
Pour mettre si soudain ton œuvre en sépulture.

Maintenant à mon dam je connais pour certain
Que tout cela qui vit sous ce globe mondain

N'est que songe et fumée et qu'une vaine pompe
Qui doucement nous rit et doucement nous trompe.

Ha! bienheureux esprit, fait citoyen des cieux,
Tu es assis au rang des anges précieux
En repos éternel, loin de soin et de guerres;
Tu vois dessous tes pieds les hommes et les terres;
Et je ne vois qu'ennuis, que soucis et qu'émoi,
Comme ayant emporté tout mon bien avec toi.
Je ne me trompe point; du ciel tu vois mes peines,
Si tu as soin là-haut des affaires humaines.

Que dois-je faire, Amour? Que me conseilles-tu?
J'irais, comme un sauvage, en noir habit vêtu,
Volontiers par les bois, et mes douleurs non feintes
Je dirais aux rochers; mais ils savent mes plaintes.
Il vaut mieux que je meure au pied de ce rocher,
Nommant toujours son nom, qui me sonne si cher,
Sans chercher par la peine après elle de vivre,
Gagnant le bruit d'ingrat de ne la vouloir suivre.
Aussi toute la terre, où j'ai perdu mon bien,
Après son fâcheux vol ne me semble plus rien,
Sinon qu'horreur, qu'effroi, qu'une obscure poussière.

Au ciel est mon soleil, au ciel est ma lumière ;
Le monde ni ses lacs n'y ont plus de pouvoir;
Il faut hâter ma mort, si je la veux revoir;
La mort en a la clef, et par sa seule porte
Je dois passer au jour qui ma nuit réconforte.
Puis, quand la dure Parque aura le fil coupé
Qui retient en mon corps l'esprit enveloppé,
J'ordonne que mes os, pour toute couverture,
Reposent près des siens sous même sépulture;
Que des larmes d'Amour le tombeau soit lavé,
Et tout à l'environ de ces vers engravé :
« Passant, de cet amant entends l'histoire vraie.
De deux traits différents il reçut double plaie :
L'une, que fit Amour, ne versa qu'amitié ;
L'autre, que fit la Mort, ne versa que pitié.
Ainsi mourut navré d'une double tristesse,
Et tout pour aimer trop une jeune maîtresse. »

X

De cette belle, douce, honnête chasteté,
Naissait un froid glaçon, ains une chaude flamme,
Qu'encores aujourd'hui, éteinte sous la lame,
Me réchauffe en pensant quelle fut sa clarté.

Le trait que je reçus n'eut le fer épointé :
Il fut des plus aigus qu'Amour nous tire en l'âme,
Qui, s'armant d'un trépas, par le penser m'entame,
Et sans jamais tomber se tient à mon côté.

Narcisse fut heureux mourant sur la fontaine,
Abusé du miroir de sa figure vaine :
Au moins il regardait je ne sais quoi de beau.

L'erreur le contentait, voyant sa face aimée,
Et la beauté que j'aime est terre consumée.
Il mourut pour une ombre, et moi pour un tombeau.

XI

Je vois toujours le trait de cette belle face
Dont le corps est en terre et l'esprit est aux cieux.
Soit que je veille ou dorme, Amour ingénieux
En cent mille façons devant moi le repasse.

Elle qui n'a souci de cette terre basse,
Et qui boit du nectar assise entre les dieux,
Daigne souvent revoir mon état soucieux
Et en songe apaiser la Mort, qui me menace.

Je songe que la nuit elle me prend la main,
Se fâchant de me voir si longtemps la survivre,
Me tire et fait semblant que de mon voile humain

Veut rompre le fardeau pour être plus délivre;
Mais, partant de mon lit, son vol est si soudain
Et si prompt vers le ciel, que je ne la puis suivre.

XII

Aussitôt que Marie en terre fût venue,
Le ciel en fut marri et la voulut ravoir;
A peine notre siècle eut loisir de la voir
Qu'elle s'évanouit comme un feu dans la nue.

Des présents de nature elle vint si pourvue,
Et sa belle jeunesse avait tant de pouvoir
Qu'elle eût pu d'un regard les rochers émouvoir,
Tant elle avait d'attraits et d'amours en la vue.

Ores la mort jouit des beaux yeux que j'aimais,
La boutique et la forge, Amour, où tu t'armais.
Maintenant, de ton camp, cassé je me retire.

Je veux désormais vivre en franchise et tout mien :
Puisque tu n'as gardé l'honneur de ton empire,
Ta force n'est pas grande, et je le connais bien.

XIII

ÉPITAPHE DE MARIE

Ci reposent les os de toi, belle Marie,
Qui me fis pour Anjou quitter mon Vendomois,
Qui m'échauffa le sang au plus vert de mes mois,
Qui fus toute mon cœur, mon bien et mon envie.

En ta tombe repose honneur et courtoisie,
La vertu, la beauté, qu'en l'âme je sentais,
La grâce et les amours qu'aux regards tu portais
Tels qu'ils eussent d'un mort ressuscité la vie.

Tu es, belle Angevine, un bel astre des cieux :
Les anges tout ravis se paissent de tes yeux,
La terre te regrette, ô beauté sans seconde!

Maintenant tu es vive, et je suis mort d'ennui.
Ah! siècle malheureux! malheureux est celui
Qui s'abuse d'Amour et qui se fie au monde!

TABLE

Vie de Marie Dupin I

PREMIÈRE PARTIE

Élégie a son livre 13
I. Ma Muse était blâmée à son commencement 23
Madrigal 24
II. Marie, vous avez la joue aussi vermeille 25
Chanson 26
III. Jodelle, l'autre jour l'enfant de Cythérée 29
IV. Le vingtième d'avril, couché sur l'herbelette 30
V. Cependant que tu vois le superbe rivage 31
VI. Douce, belle, amoureuse et bien fleurante Rose 32
Madrigal 33
Madrigal 34
Chanson 35
VII. Aurat, après ta mort la terre n'est pas digne 40
Madrigal 41
VIII. Marie, qui voudrait votre nom retourner 42
IX. Marie, à tous les coups vous me venez reprendre. 43
X. Amour, étant marri qu'il avait ses sagettes 44
XI. Je veux, me souvenant de ma gentille amie 45
XII. Ma plume sinon vous ne sait autre sujet 46
XIII. Amour, quiconque ait dit que le ciel fut ton père. 47
XIV. Beauté, dont la douceur pourrait vaincre les rois. 48
XV. Amour qui si longtemps en peine m'as tenu 49

XVI. Fuyons, mon cœur, fuyons : que mon pied ne s'arrête........ 50
XVII. Ah! que malheureux est celui-là qui s'empêtre... 51
Chanson........ 52
Chanson........ 54
XVIII. Mignonne, levez-vous, vous êtes paresseuse...... 55
XIX. Je ne suis variable, et si ne veux apprendre..... 56
XX. C'est grand cas que d'aimer; si je suis une année. 57
XXI. Que ne suis-je insensible ? ou que n'est mon visage. 58
XXII. Morphée, s'il te plaît de me représenter....... 59
XXIII. Écumière Vénus, reine en Cypre puissante..... 60
XXIV. Cache pour cette nuit ta corne, bonne lune..... 61
Chanson........ 62
Chanson........ 63
XXV. Les villes et les bourgs me sont si odieux........ 65
XXVI. Amour, comme l'on dit, ne naît d'oisiveté....... 66
XXVII. Vous méprisez nature : Êtes-vous si cruelle..... 67
Chanson........ 68
Chanson........ 69
XXVIII. J'aime la fleur de mars, j'aime la belle rose...... 71
XXIX. Mars fut votre parrain quand vous naquîtes, Marie. 72
XXX. S'il y a quelque fille, en toute une contrée........ 73
Chanson........ 74
XXXI. J'ai pour maîtresse une étrange Gorgone....... 75
XXXII Sitôt que tu as bu quelque peu de rosée.......... 76
XXXIII. Belle, gentille, honnête, humble et douce Marie... 77
Madrigal........ 78
XXXIV. Quand je vous vois, ma gentille maîtresse....... 79
XXXV. Mes soupirs, mes amis, vous m'êtes agréables.... 80
XXXVI. J'ai cent mille tourments et n'en voudrais moins d'un........ 81
XXXVII. Si quelque amoureux passe en Anjou par Bourgueil........ 82
Chanson........ 83
Le Voyage de Tours ou les amoureux. Thoinet et Perrot........ 85
XXXVIII. Maitresse, de mon cœur vous emportez la clef.... 101

XXXIX. Quand je suis tout baissé sur votre belle face..... 102
XL. Je reçois plus de joie à regarder vos yeux......... 103
XLI. Si j'étais Jupiter, Maîtresse, vous seriez.......... 104
XLII. Marie, ainçois mon ciel, mon sort et mon destin... 105
XLIII. Madame, baisez-moi : non, ne me baisez pas..... 106
XLIV. Comme d'un ennemi je veux en toute place....... 107
XLV. Astres qui dans le ciel rouez votre voyage....... 108
XLVI. Vos yeux étaient blessés d'une humeur enflammée. 109
XLVII. Ha! que je porte et de haine et d'envie........... 110
Chanson.. 111
XLVIII. Chacun qui voit ma couleur triste et noire....... 112
Chanson.. 113
Chanson.. 114
XLIX. Si vous pensez qu'Avril et sa belle verdure...... 115
L. J'ai désiré cent fois me transformer, et d'être.... 116
LI. Tu as beau, Jupiter, l'air de flammes dissoudre... 117
LII. Veux-tu savoir, Brués, en quel état je suis?..... 118
LIII. Quiconque voudra suivre amour ainsi que moi... 119
LIV. J'avais cent fois juré de jamais ne revoir......... 120
LV. Ne me suis point, Belleau, allant à la maison..... 121
Chanson.. 122
LVI. Si j'avais un haineux qui me voulut la mort...... 125
LVII. J'aurai toujours en l'âme attachés les rameaux... 126
Madrigal.. 127
Chanson.. 128
LVIII. A Phébus, mon Grévin, tu es du tout semblable... 129
LIX. Marie, tout ainsi que vous m'avez tourné......... 130
Chanson.. 131
Chanson.. 132
LX. J'ai l'âme pour un lit de regrets si touchée....... 133
LXI. Caliste, pour aimer je crois que je me meurs..... 134
LXII. Que dis-tu, que fais-tu, pensive Tourterelle....... 135
Chanson.. 136
LXIII. Bien que ton œil me fasse une dure escarmouche.. 138
LXIV. Amour, voyant du ciel un pêcheur sur la mer.... 139
Chanson.. 140
LXV. Je mourrais de plaisir voyant par ces bocages.... 143

Chanson.................................. 144
Amourette................................ 147
La Quenouille............................ 149
Chanson.................................. 151
Le Chant des Sirènes..................... 158
Chanson (1567)........................... 160
LXVI. (1572). En vain pour vous ce bouquet je compose. 163
Élégie a Marie........................... 164
LXVII. Cesse tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné. 170

SECONDE PARTIE

SUR LA MORT DE MARIE

I. Je songeais, sous l'obscur de la nuit endormie.... 173
Stances.................................. 174
II. Terre, ouvre-moi ton sein, et me laisse reprendre. 183
III. Alors que plus Amour nourrissait mon ardeur.... 184
IV. Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose.. 185
V. Le passant et le Génie.................. 186
VI. Ha! Mort en quel état maintenant tu me changes! 187
VII. Quand je pense à ce jour où je la vis si belle..... 188
VIII. Homme ne peut mourir par la douleur transi.... 189
IX. Deux puissants ennemis me combattaient alors .. 190
Élégie................................... 191
X. De cette belle, douce, honnête chasteté........... 199
XI. Je vois toujours le trait de cette belle face........ 200
XII. Aussitôt que Marie en terre fût venue........... 201
XIII. Épitaphe de Marie....................... 202

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 30 avril 1897

Par PAUL SCHMIDT

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE


